PQ
2260
.G25
P5
1833
v.2
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/physiologiedurid02gays

PHYSIOLOGIE

DU

RIDICULE,

OU

SUITE D'OBSERVATIONS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS RIDICULES.

TOME SECOND.

TROISIÈME ÉDITION.

PREMIER ABONNEMENT DE LIBRAIRIE. PRÉVOST-DUBOS

PARIS.

CH. VIMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE VÉRO-DODAT, N° 1

1833.

PHYSIOLOGIE

DU

RIDICULE.

Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision !
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage !

(MOLIÈRE, *Sganarelle*, scène XVII.)

OBSERVATION.

XVII.

Les deux Maris.

— Serait-il bien indiscret, Mesdames, de vous demander de jeter un coup d'œil sur cette liste, disait M. de Rochebelle à sa femme et aux amies qui

l'aidaient à composer la liste d'un bal prochain.

— Vraiment, nous avons bien le projet de vous la soumettre, répondit la comtesse de Rochebelle d'un air craintif qui semblait étrange, après le ton si doux qui avait accompagné la demande de son mari.

— Eh ! pourquoi la lui montrer ? dit madame de Verrières, jeune étourdie que l'idée d'une condescendance conjugale mettait toujours en état de révolte ; ne peut-il s'en rapporter à nous pour le choix des gens que vous devez inviter ? A-t-il peur que nous l'exposions à recevoir chez lui de certaines personnes qu'on rencontre

trop souvent là où elles sont déplacées? ce serait bien peu nous connaître. Ah! nous savons trop bien vivre pour tomber dans une pareille faute. L'essentiel est d'avoir beaucoup de femmes élégantes, de jolis danseurs, de vieux ducs, de jeunes publicistes, un ou deux poètes, et Tolbèque avant tout.

— Mais dans tout cela, ma chère, dit la vieille marquise d'Orbesson, il y a les élémens d'une fort bonne et d'une fort mauvaise compagnie. Vous n'êtes pas dans l'âge où l'on sait composer un salon, et je vous engage à nous laisser ce soin. Ce n'est pas parce que je l'ai élevé; mais, certes, mon neveu est connu pour l'homme de Paris

qui connaît le plus les convenances, et sait le mieux son monde.

— Vous me faites bien trop d'honneur, reprit M. de Rochebelle ; je n'ai pas assez profité de votre éducation, ma chère tante, pour atteindre au grand art de ne réunir que des gens qui se conviennent, et sur lesquels il n'y ait pas la moindre chose à dire.

— Vraiment, il faudrait que vous fussiez sorcier pour arriver à cela, interrompit madame de Verrières; et encore, Dieu sait combien une semblable réunion serait ennuyeuse!

— Nous avons tout simplement ajouté quelques noms à ceux des gens que nous voyons habituellement, et

vous nous obligerez beaucoup de nous dire s'ils sont bien choisis, dit madame de Rochebelle en passant la liste à son mari.

— Voilà de ces complaisances qui me sont odieuses, reprit madame de Verrières avec dépit. En vérité, ma chère Albine, si votre mari n'y met pas ordre, vous finirez par le rendre ridicule, avec votre soumission exagérée, et ce ton triste et cette voix presque tremblante avec laquelle vous lui parlez; si nous le connaissions moins, il ne tiendrait qu'à nous de le croire un second Othello.

— Ah, la bonne plaisanterie! s'écria M. de Rochebelle en riant du rire le moins communicatif; de toutes les

calomnies dont on peut flétrir un honnête homme, celle-là est bien la moins à redouter pour moi, convenez-en, Mesdames : jaloux ! mais où trouve-t-on des maris jaloux aujourd'hui ? Je n'en connais pas un d'assez courageux pour braver ce ridicule.

— Vous avez mille fois raison, reprit madame de Verrières ; et puis cela ne sauve de rien ; on est tourmentant, tourmenté, c'est à qui conspirera contre vous ; car, dans ce monde si sévère pour les faiblesses, on est toujours du parti des amans. Avez-vous remarqué l'autre soir, chez madame de V....., comme chacun s'entendait pour conduire ou retenir M. de R..... dans le salon, où sa femme n'était point ?

et cela dans la charitable intention de ne pas la voir interrompue dans son entretien avec le jeune Camille de Nellissen. Comme on riait de l'air inquiet de ce pauvre homme, et de son empressement à retirer sa femme de ce repaire de séduction. Dès qu'il a pu parvenir à la rejoindre, il lui a répété dix fois, dans toutes les langues, qu'elle avait été souffrante la veille, et qu'elle ne devait pas rester plus longtemps au bal; et lorsque, la croyant vaincue par ses instances, il a été faire avancer sa voiture, et qu'elle a profité de ce moment pour danser avec Camille; comme on a joui de sa confusion en la retrouvant dans les bras de son rival, galopant à perdre haleine, ses yeux rayonnans de plaisir, et répon-

dant par des sourires très encourageans aux douces paroles que le bruit de l'orchestre ne laissait parvenir qu'à elle? C'était bien le proverbe conjugal le plus amusant.

— Je regrette beaucoup d'en avoir manqué la représentation, interrompit M. de Rochebelle avec un ton amer, car ces sortes de spectacles deviennent fort rares. Je m'étonne que ce bon M. de R.... se soit laissé aller à un travers semblable. Sa femme avait pourtant fait, à mon avis, tout ce qu'il fallait pour tempérer sa passion jalouse; car je vous en demande pardon, Mesdames, mais il faut avoir un grand fonds d'adoration pour vous trouver encore charmantes à la fin d'un galop. Après vous

avoir vu secouer pendant une heure, de la manière la moins avantageuse à vos attraits et à votre parure; après vous avoir vues passer, ou plutôt jeter dans les bras de chaque valseur pour être reprises plus brusquement encore par le vôtre; tout cela avec le teint cramoisi, les cheveux en désordre, les tempes baignées de sueur, les vêtemens froissés, haletantes, et boursouflées; il faut, je vous le répète, bien peu de goût ou furieusement d'amour pour tenir beaucoup à la femme qu'un galopeur vous ramène dans cet état-là.

— Je ne prends point ma part de cette satire, dit madame de Verrières; car je ne danse jamais le galop.

— Ah! je reconnais bien là votre

savoir-plaire, répliqua en souriant M. de Rochebelle; et chacun rit de la parodie du mot, excepté Albine, qui avait trop bien compris la leçon que voulait lui donner son mari.

— A propos de cette danse cavalière, qui a transformé nos salles de bal en manége, je ne vois pas, dit-il, sur votre liste, le héros du genre, l'élégant d'Arthenay.

— C'est Albine qui m'a tout à l'heure empêché de l'inscrire, dit madame de Verrières.

— Et pourquoi cela? demanda M. de Rochebelle en lançant à sa femme un regard courroucé.

— En vérité, je ne saurais le dire; car elle nous a donné des raisons qui n'ont pas le sens commun. Elle ne le connaît pas assez, dit-elle; comme si l'on avait besoin de connaître intimement les danseurs qu'on invite à son bal; et puis elle le trouve trop sémillant, trop à la mode, que sais-je?....

— Et trop séduisant, peut-être, ajouta M. de Rochebelle. Ah! c'est trop le flatter; Mesdames, il ne me paraît pas si dangereux qu'on voudrait bien nous le faire croire, et je réclame une invitation pour lui, comme un droit acquis à sa gracieuse médiocrité. »

L'impression qui se peignit à ces mots sur le visage de madame de Roche-

belle révéla presque la scène qui avait eu lieu la veille entre elle et son mari, à propos de M. d'Arthenay.

L'inviter chez lui, pensa-t-elle, après m'en avoir parlé comme d'un fat qui cherchait à me compromettre, et cela pour s'être placé auprès de ma loge à l'Opéra italien, et pour avoir suivi à cheval ma calèche hier matin au bois de Boulogne. Quelle humeur! que de contradictions! de caprices!

En effet, Albine ne comprenait rien à ces recherches d'amour-propre qui portent à sacrifier ses intérêts d'affection, sa prudence, sa passion même, au soin de cacher ce qu'on redoute.

— Et vos voisins de campagne, cette jolie madame Menival, que le petit colonel d'Aulrive ne quitte pas plus que son ombre, vous ne nous ferez pas le tort de les oublier, je pense, dit madame de Verrières; ils dansent tous deux à merveille, et puis le mari est si amusant avec sa sotte confiance et ses grosses plaisanteries sur les maris trompés. Ah! celui-là n'est pas jaloux, vous en conviendrez.

— Ce qui ne l'empêche pas d'être fort ridicule, dit la marquise d'Orbesson. Son aveuglement est aussi par trop fort, et l'on serait tenté de le croire volontaire, si le pauvre homme avait quelque chose à gagner à l'intimité de M. d'Aulrive: mais le colonel

n'a qu'un beau nom sans fortune, sans crédit, et M. Menival ne fait cas que de ses millions. Je ne crois pas qu'il ait jamais lu quatre pages d'histoire de France; vous descendriez en droite ligne de Pharamond, qu'il n'en aurait pas plus de considération pour vous. Aussi rien n'explique l'excès de complaisance qui lui fait jouer un rôle si misérable: vraiment, j'en ai quelquefois pitié.

— De la pitié pour ce bon gros Menival, s'écria madame de Verrières; mais il est le plus heureux homme que je connaisse. Toujours content de lui, jamais d'humeur, se trouvant adorable, se croyant adoré, certain que l'argent donne tout, l'esprit, la grâce, le bon

ton; qu'un millionnaire est un dieu qu'on encense de toutes parts, qu'une femme n'oserait tromper, et dont le monde n'oserait se moquer.

—Ah ! vous ne me ferez pas croire que ses illusions aillent jusque-là, reprit la marquise : on lui rit au nez continuellement; enfin, à chaque bêtise qu'il dit....

— Et vous pensez qu'il s'en inquiète? Détrompez-vous; il met tout cela sur le compte de l'envie.

— Il n'est pas placé tellement haut, même par sa fortune, pour devoir tant exciter l'envie, et vous le faites plus riche qu'il ne le paraît du moins,

car il me semble avoir un train fort modeste.

— Et c'est ce qui le rend invulnérable. Avec ses chevaux mal appareillés, ses gens mal tenus, son vieux landaw, il va plus vite que tout le monde, et ne craint pas de laisser ce bel équipage attendre toute une nuit à la pluie. Quand on lui reproche d'être si mal équipé, savez-vous ce qu'il répond?

— Je n'aurai pas plus tôt de jolis chevaux qu'il faudra les ménager, et je ne sais rien ménager, moi. » Ah! c'est un original.

— Un original! dites-vous. S'il faut ajouter foi à la chronique scandaleuse et à ce qu'elle raconte de sa femme, rien

n'est si commun que ces sortes d'originaux, dit M. de Rochebelle; mais puisque vous aimez à rire des gens ridicules, allons, il faut inviter M. Menival; il remplacera à lui seul, Vernet, Odry, et les proverbes qu'ils devaient nous donner. »

La liste terminée, chacun se retira. Restée seule avec son mari, madame de Rochebelle lui demanda l'explication de sa conduite étrange, et pourquoi il avait tant insisté pour envoyer une invitation à M. d'Arthenay, après la scène qu'il avait faite le matin même à propos de lui.

« Cela vous étonne, avait répondu son mari; en vérité, je ne reconnais

pas là votre usage du monde : vous voulez que je me donne à tous les yeux le ridicule de craindre un fat qui vous fait la cour. Ah ! c'est aussi me supposer par trop humble : ses soins affectés peuvent vous compromettre, je vous en avertis ; c'est mon devoir, le reste est votre affaire. On ne soupire aujourd'hui que pour les femmes qui le veulent bien ; témoignez-lui par un de ces demi-mots que chacun sait comprendre que ses flatteries vous déplaisent, et je réponds qu'il cessera bientôt de vous les adresser ; mais prétendre vous éviter cette peine en me contraignant à l'éloigner de vous par une impolitesse ou une exclusion trop flatteuse, voilà ce que vous ne sauriez obtenir de ma complaisance. »

Ainsi M. de Rochebelle, dévoré de jalousie, préférait le supplice de voir l'homme qu'il redoutait le plus admis chez lui, et par cela même autorisé à y revenir souvent, à la crainte de passer pour un mari qui a peur.

XVIII.

Laura lui donnait quelquefois de l'humeur : malgré cela, on assure que le comte et lui vécurent toujours en très bonne intelligence.....

..... La chronique dit que..... mais je ne crois pas la moitié de la chronique.

(Lord Byron, *Beppo.*)

OBSERVATION.

XVIII.

A l'abri des tortures de la jalousie, M. Menival, qui vient de recevoir son billet d'invitation, s'informe auprès de tous les gens qui connaissent madame

de Rochebelle du moyen de faire inviter à son bal l'ami d'Aulerive, cet aimable jeune homme qu'il aime comme un fils. En vain on lui répond que M. d'Aulerive doit être sur la liste des invités, que son billet lui parviendra plus tard, Menival ne se contente point de ces assurances; il écrit à M. de Rochebelle pour s'assurer du fait. Dieu sait si l'on se moque du sujet et du style de la lettre! Mais le bon Menival n'en sait rien; il a obtenu ce qu'il désire pour son ami, il est content.

La sympathie, cette chaîne mystérieuse qui unit les espèces, n'est pas moins connue de la gente ridicule que de la gente amoureuse; mais elle y

exerce sa puissance d'une façon particulière; c'est à la condition de se moquer réciproquement de leurs travers que deux êtres ridicules se lient d'amitié; aussi le bel-esprit, le poète Saint-Gervais, est-il, après M. d'Aulerive, l'ami, l'habitué le plus indispensable de Menival; c'est lui qui le chante à sa fête, qui lui sert de point de réunion quand il veut donner une soirée économique. « Saint-Gervais nous lit dimanche sa tragédie, j'espère que vous viendrez l'entendre », dit Menival avec cet air de confiance qui ne suppose pas un refus, et il trouve en effet beaucoup de gens assez désœuvrés ou assez résignés pour venir écouter cinq mortels actes, dans lesquels est déployé un trait de nos premiers temps de

l'histoire de France, orné de sentences et d'antithèses.

Comme l'ouvrage ne présente rien de neuf, il ne donne matière à aucune contestation. Bercé par le retour des mêmes rimes, d'*Aquitaine*, de *capitaine;* de *valeur*, de *malheur;* de *vertu*, d'*abattu;* de *mémoire* et de *gloire*, l'auditoire se livre à ce demi-sommeil indulgent qui est, après l'enthousiasme perfide, la plus douce illusion d'un auteur. M. Saint-Gervais se sentant si religieusement écouté, si délicieusement interrompu par les bravos de Menival, redouble de chaleur; sa voix fait vibrer les nerfs des assistans. Ils ne croient pas qu'on puisse dire des choses ordinaires d'un accent si péné-

tré; les gestes de l'auteur, ses coups de poing sur la table où le verre d'eau sucrée frissonne, sa voix émue, ses yeux brillans de larmes, enfin tout l'arsenal de la déclamation produit son effet. On se récrie d'avance sur les applaudissemens qui attendent le chef-d'œuvre, et M. Saint-Gervais, bouffi de son succès, est presque aussi heureux que son cher Menival

On lui demande s'il a mis beaucoup de temps à composer ce bel ouvrage. « Quinze jours, dit-il; il ne m'en faut pas davantage pour construire mon plan et dialoguer mes scènes. Si les acteurs du Théâtre-Français n'étaient pas si longs à monter une pièce, j'en aurais déjà vingt de représentées; mais

ces gens-là ne comprennent rien à leurs intérêts. Je leur ai dit cent fois : « Que vous faut-il ? une tragédie, une bonne comédie ? Eh bien, je m'engage à vous la fournir dans quinze jours ; mais vous ne mettrez pas plus de temps à la jouer que je n'en aurai mis à la faire ; sinon je vous abandonne à votre malheureux sort. » Eh bien, Monsieur, ils aiment mieux consacrer trois mois à apprendre l'ouvrage d'un blanc-bec que de faire leur fortune avec un des miens. »

Cette sortie modeste trouve bien quelques critiques, les plus polis vont en rire dans la chambre à côté ; mais, comme les plus traîtres restent pour approuver, rien n'altère la pureté des

transports de l'auteur ; et pourtant l'on s'en moque, et Menival lui-même, que l'amitié domine sans l'aveugler, dit en lui-même : « Ce gaillard-là est d'un amour-propre forcené. » Eh ! qu'importent ces réflexions tacites, ces rires cachés, ces coups portés dans l'ombre à celui que le ridicule abrite ?

Le jour du bal est arrivé : M. de Rochebelle avait consacré deux cents louis à cette fête ; mais la nécessité d'avoir le meilleur orchestre, les plus belles fleurs, enfin toutes les supériorités du genre, venait de l'obliger à ajouter à cette somme ; car on ne peut avoir ce qu'il y a de mieux d'un côté sans se créer le besoin du mieux de l'autre. Quoi de plus ridicule que le

manque d'ensemble! Et, pour n'être point ridicule, on sait de quel sacrifice M. de Rochebelle était capable!

Ce jour-là sa femme était mise avec plus d'élégance encore que de coutume; car le devoir des maîtresses de maison ne leur permet pas une riche parure, et il est rare qu'elles ne gagnent pas à la simplicité que l'usage leur impose; mais, malgré sa beauté, ses gracieux sourires, il y avait une mélancolie profonde gravée sur le front de madame de Rochebelle; sa grâce manquait d'abandon, et ses regards distraits semblaient fuir quelque objet dangereux.

Cette contrainte, cette défiance

d'elle-même, cette émotion dont elle ne se rendait pas compte, c'était l'ouvrage de son mari : avant qu'il ne lui fît tant de plaisanteries amères sur l'amour qu'elle inspirait à M. d'Arthenay, elle n'avait pas le moindre soupçon de cet amour ; ses manières avec lui étaient simples et d'une franchise à déjouer tout projet d'intrigue ; mais depuis qu'elle se savait épiée, depuis que le mot le plus insignifiant, un regard, la démarche la plus innocente pouvait être interprétée d'une façon criminelle, elle éprouvait un trouble, une sorte de terreur qui lui donnait un air coupable, et elle se reprochait déjà ses craintes comme une faiblesse ; or, dès qu'une femme se fait un reproche injuste, elle est bien près de le mériter.

Si M. de Rochebelle, cédant tout naïvement à sa peur conjugale, avait éloigné M. d'Arthenay de chez lui; s'il avait encouragé sa femme dans le dessein de ne plus se rencontrer avec le jeune séducteur, il est probable que, n'ayant pas occasion de le voir, madame de Rochebelle l'eût bientôt oublié; mais on exigeait qu'elle le vît sans cesse dans le monde, qu'elle le reçût dans sa maison, qu'elle écoutât ses déclarations furtives, qu'elle essuyât le feu de ses regards, et tout cela sans lui donner d'espoir. Le ciel devait punir un tel excès d'inconséquence.

M. d'Arthenay était trop bien exercé dans l'art de reconnaître et de mettre à profit les chances favorables à ses

désirs, pour ne pas s'apercevoir du trouble que sa présence faisait naître dans l'esprit de madame de Rochebelle : un sot se serait cru adoré, mais l'amour-propre éclairé de M. d'Arthenay ne se méprit point sur la cause de ce trouble ; il devina l'obligation qu'il en avait aux avertissemens d'un jaloux. Connaissant la profonde horreur de M. de Rochebelle pour tout ce qui pouvait jeter du ridicule sur un mari, il se promit bien de faire servir cette faiblesse à l'accomplissement de ses vœux. « Elle n'a encore que de la crainte, pensa-t-il, j'en ferai de l'amour ; puis, lorsque nous serons d'accord, je m'établirai si bien, près du monde, dans l'attitude d'un amant malheureux, que le pauvre mari n'o-

sera jamais me chasser comme un rival redoutable.

Ce plan arrêté, M. d'Arthenay en commença l'épreuve le soir même. La politesse exige qu'il danse avec la maîtresse de la maison; elle le refuse une fois, deux fois; mais enfin l'instant de la contredanse arrivé, il vient prendre sa main, et sans plus de préambule qu'on n'en met aujourd'hui à parler de ce qui importe le plus, il dit, de l'air le moins ému, mais du ton d'un homme qui risque le tout pour le tout : « Pourquoi me traiter si mal? pour me décourager? c'est peine inutile; vous n'en ferez jamais autant que moi pour me détourner d'un sentiment dont je reconnais la folie; mais puisqu'il est plus

fort que ma volonté, que la vôtre même n'y pourrait rien, eh bien, n'y prenez pas garde. »

Madame de Rochebelle, stupéfaite de cette singulière déclaration, reste quelques momens sans s'apercevoir que c'est à elle à commencer la figure. L'obligation de traverser la dispense de répondre à M. d'Arthenay; cependant elle aurait voulu profiter de cette occasion pour lui déclarer que ses soins la blessaient, l'importunaient; mais, pour une âme élevée, le mensonge est un acte difficile, on s'y détermine lentement; les mots n'arrivent point, on les trouve trop forts ou trop insignifians : c'est qu'aucun d'eux ne rend la pensée. Et le temps se passe, les oisifs

viennent mêler leurs phrases à la traverse; le sujet qui préoccupe a déjà subi trois ou quatre remplaçans. Le moyen d'y revenir? ce serait y donner trop d'importance; le mieux est de paraître l'avoir oublié; c'est ce que fit madame de Rochebelle.

N'importe, le coup avait porté; la rougeur subite dont son beau front s'était couvert en apprenant qu'elle était aimée, l'affectation qu'elle mettait à regarder cet aveu comme une plaisanterie, une coquetterie vulgaire; enfin toute cette gracieuse hypocrisie à l'usage des jolies femmes, confirma M. d'Arthenay dans ses espérances.

XIX.

Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot.
Même au manteau de la sagesse
La folie attache un grelot.

(BÉRANGER, *Couplet.*)

OBSERVATION.

XIX.

Mais quelle rumeur dans le bal, pourquoi se précipite-t-on vers les fenêtres des salons qui donnent sur la cour? qui provoque tous ces rires?

C'est l'arrivée d'une carriole d'osier, que le concierge de l'hôtel, aidé des gendarmes, n'a pu empêcher de parvenir jusqu'au grand perron, tant est la vitesse des chevaux attelés à ce bizarre équipage. Comme la cour est illuminée par un grand nombre de lampions, on distingue facilement la carriole ; d'ailleurs, un jeune plaisant qui arrivait en même temps qu'elle, saute en bas de son tilbury pour venir plus tôt donner dans le bal l'avis de cette entrée triomphale ; on l'entoure, on l'écoute. « Imaginez-vous, dit-il, d'assez minces chevaux que des harnais de charrette attachent à une petite carriole peinte en vert, toute guillerette, de laquelle s'échappent trois grandes plumes blanches, une douzaine d'épis d'or, et des aigrettes en dia-

mans ; enfin, tout l'attirail d'une coiffure de *gala*. Un gros homme, criant gare à tue-tête, est le Phaéton de ce char élégant ; il le conduit de moitié avec une espèce de chasseur qui porte son chapeau sous le bras, probablement par l'impossibilité de le porter autrement dans la cariole. Ce singulier trio était en train de mettre pied à terre quand je suis arrivé : la pauvre femme faisait des cris affreux, et prétendait ne pouvoir sauter en bas de ce panier roulant sans courir le risque de se casser la jambe ; le chasseur recommandait au gros homme de mieux tenir les chevaux ; car, effrayés par les lampions qui fumaient sous leurs naseaux, ils gambadaient et ruaient à faire peur. J'avais bien envie d'aller

offrir le secours de mon bras à la dame emplumée; car, à travers le burlesque de sa situation, elle m'a paru fort jolie; mais j'ai entendu le gros homme lui dire : « Prends bien garde en descendant, ma Minette. » Le fou rire m'a pris, et je l'ai abandonnée à son périlleux sort. »

Comme ces mots finissaient, on annonça M. et madame Menival; le jeune homme s'écria : « Les voilà ! » et les rires redoublèrent.

— Je vois avec plaisir que l'on s'amuse ici, dit en entrant M. Menival sans se déconcerter; parbleu ! j'ai donc bien fait de tout braver pour y venir. Savez-vous bien qu'un autre que moi y aurait renoncé, et qu'il m'a fallu forcer

ma femme à m'accompagner, elle qui aime le bal à la rage. Eh bien! nous avions tant d'obstacles réunis à vaincre, que son courage était à bout; elle allait se décoiffer et se mettre au lit, car mon cocher venait de rentrer saoul comme une grive, après avoir mis ma voiture en canelle à la sortie de l'Opéra, où j'étais allé un moment. Voyant qu'il n'y a pas moyen de s'en servir, j'envoie mon chasseur chez deux loueurs de voitures; mais à dix heures du soir, un dimanche gras, on ne trouve ni bêtes ni gens; enfin, pas même de fiacre. Dans cette extrémité, je me rappelle tout à coup la carriole que j'ai achetée pour conduire mes domestiques à la campagne; elle est couverte, nous y serons à l'abri. Je n'hésite pas; en cinq

minutes les chevaux sont attelés à la carriole ; mais le difficile était d'y faire monter Minette avec ses diamans, ses plumes et sa robe de crêpe ; elle s'en défendait comme un beau diable. « C'est par trop ridicule, disait elle ; on nous bafouera : jamais je ne monterai dans un tel *brelingo.* » Bah ! lui ai-je dit ; quand chacun se sera récrié une fois sur notre manière d'arriver, cela sera fini ; au bout du compte, tu n'en seras pas moins madame Menival, ta robe et tes diamans n'en seront pas plus laids pour être venus en carriole ; et tu verras la fête, et tu t'amuseras, au lieu de rester chez toi à pleurer de dépit ; sans compter que ce pauvre d'Aulerive, à qui nous avons donné rendez-vous au bal, serait d'une inquiétude affreuse

s'il ne nous voyait pas arriver. Enfin, grâce à mon éloquence, elle s'est décidée.

— C'est fort bien à vous d'avoir employé toutes les ressources de votre imagination dans une circonstance si importante pour nous, dit M. de Rochebelle d'un ton affectueusement goguenard. Vous avez deviné à quel point votre présence était nécessaire à nos plaisirs, et je ne saurais vous en exprimer toute notre reconnaissance; puis se retournant du côté de sa femme : « Madame de Rochebelle, ajouta-t-il, ayez soin de M. Menival; veillez à ce qu'on arrange sa partie de wisk »; et M. Menival, entouré, choyé, complimenté, passa dans le salon où

l'on jouait, ravi des frais qu'on faisait pour lui et de la résolution qui l'avait porté à tout braver pour venir prendre sa part des plaisirs de la fête.

— Voilà, sans nul doute, l'homme le plus sage qui soit ici, dit le jeune comte de M.... à la spirituelle duchesse de Na....., car il se moque de la moquerie.

— Ah! vous appelez cela être sage, dit en souriant la duchesse; mais vous ne voyez donc pas avec qui sa femme danse en ce moment pour la troisième fois?

— Si vraiment; c'est avec M. d'Aulerive.

— Eh bien, quand son mari se se-

rait privé du plaisir de la conduire ici en charrette pour la voir coqueter ainsi toute la nuit, il n'y aurait pas eu grand mal.

— Ah, mon Dieu! dans quelle erreur vous êtes! Le pauvre mari aurait passé une semaine cruelle : sa femme aurait été d'une humeur insupportable; elle aurait fait quelque scène de jalousie à d'Aulerive, pour s'être amusé à un bal où elle n'était pas; et Dieu sait ce qui s'en serait suivi. Croyez-moi, ce gros Menival est l'homme du monde qui arrange le mieux sa vie; je n'en veux pour preuve que son air satisfait.

— Il me semble que ce bonheur-là

est à la portée de beaucoup de gens ; que n'en essayez-vous ?

— Je le voudrais bien, vraiment ; mais ma stupide vanité s'y oppose : ne faut-il pas s'ennuyer comme tout le monde, aller bâiller aux Italiens, étouffer dans les raouts, sourire à ses ennemis, vanter les sots à la mode, accepter des dîners d'apparat, répondre à de fastidieuses agaceries, se confondre en reconnaissance pour d'insipides faveurs, leur en sacrifier de plus douces ? et tout cela par ton, ou plutôt par lâcheté ; car, avec un peu plus de courage, on ferait, comme M. Menival, ce qui plaît le mieux, en dépit de l'usage et des ricanemens. »

Cette conversation fut interrompue

par le maître de la maison, que les lois de l'étiquette obligeaient à s'occuper particulièrement de la duchesse de N.... Il était pâle à faire peur; sa respiration était courte, sa voix altérée; son sourire grimaçait, et son affectation à dire des choses flatteuses, à paraître enchanté de réunir tant de personnes distinguées, trahissait un malaise invincible. Il venait de faire plusieurs *robers* contre Menival, et il les avait perdus ainsi que trois paris considérables; car Menival, confiant dans son étoile, jouait aussi gros jeu qu'on voulait, ce qui lui procurait souvent l'honneur de faire la partie de grands personnages : sans être à beaucoup près aussi fort qu'eux, il les gagnait habituellement, tant l'absorp-

tion totale des plus minces facultés peut l'emporter sur la plus riche intelligence distraite.

Tout en causant avec la duchesse de N...., M. de Rochebelle cherchait des yeux sa femme; celle-ci, qui sent un regard ennemi s'appesantir sur elle, quitte brusquement M. d'Arthenay pour se rapprocher de son mari et de la duchesse de N.... ; mais M. d'Arthenay, fidèle à son système, la suit, et vient se plaindre à M. de Rochebelle du refus qu'on fait de danser avec lui le galop. « En vérité, dit-il, madame m'accable du dédain le plus humiliant pour un pauvre valseur, et j'ai recours à l'autorité conjugale pour faire valoir mes droits de premier inscrit; on veut

me sacrifier au petit L...., et cela parce qu'il est affreux. C'est un titre comme un autre; mais je ne mérite pas d'être immolé à cette grande puissance; j'en fais juge madame la duchesse.

— Comment donc! répondit cette dernière, vous avez mille fois raison; mais je trouve que vous vous plaignez bien haut du tort qu'on veut vous faire. Savez-vous, ajouta-t-elle d'un air malin, qu'à la place de M. de Rochebelle j'en serais jaloux.

— En effet, dit M. de Rochebelle en souriant de la meilleure grâce; je crois que je vous devrais de m'en inquiéter; de semblables rigueurs sont ordinairement des préférences à l'en-

vers fort alarmantes. Mais que voulez-vous? je ne sais point me révolter contre le destin.

— Et voilà ce qu'il y a de désagréable, reprit M. d'Arthenay; que pouvons-nous tenter, nous autres pauvres aspirans? Quand la mauvaise humeur d'un mari ne nous seconde pas, nous n'avons plus de chance de succès.

— J'en suis vraiment désolé, dit M. de Rochebelle sans quitter le ton ironique; mais je ne saurais me donner ce ridicule en votre faveur.

— C'est aussi faire preuve d'une sécurité trop dédaigneuse, interrompit la duchesse; cela m'indigne, et je passe

à l'ennemi, je vous en préviens; si je pouvais l'aider à vous tourmenter un peu, j'en serais enchantée. Allons, ma chère Albine, prêtez-vous de bonne grâce à notre conspiration, et donnez-nous le plaisir de voir votre mari un moment jaloux; c'est un petit châtiment qui est bien dû à son calme insolent. »

Madame de Rochebelle savait à quoi s'en tenir sur ce calme affecté; elle ne répondit que par un de ces sourires qui n'engagent à rien. L'embarras y fit succéder une petite toux, qui est la ressource ordinaire des femmes qu'un mot vient de déconcerter. Alors son mari prit la parole autant pour venir à son secours, que pour développer son système de philosophie conjugale;

il mit tant de soin à prouver l'inutilité de la surveillance et sa profonde indifférence des événemens que tant d'autres redoutent, qu'il laissa la duchesse de N.... convaincue de son inaltérable confiance en la vertu de sa femme, et M. d'Arthenay encore plus persuadé du parti qu'il pouvait tirer d'un orgueil si avantageusement placé.

XX.

La danseuse, enivrée aux transports de la fête,
Sème et foule en passant les bouquets de sa tête;
Au bras qui la soutient se livre, et pâlissant,
Tourne les yeux baissés sur un sein frémissant.

(Alfred de Vigny, *le Bal.*)

OBSERVATION.

XX.

Le bal est un théâtre où chacun joue un rôle appris ou improvisé, tous deux également intéressans pour le spectateur bénévole. La coquette y débite le sien à côté de l'ambitieux dont

tous les mots sont calculés; la jeune personne n'y vient même plus pour le seul plaisir d'y danser, elle y vient pour s'y montrer, et les regards qu'elle porte sur les vieux riches célibataires dévoilent assez son but. Mais ces fins renards de la galanterie, retranchés derrière un rempart d'égoïsme, sont à l'abri des piéges de l'innocence. Prodigues de sourires, de flatteries, de tendres soins, ils bornent là leur dévouement. Riches en souvenirs d'intrigues, ils savent le sort de tant de maris qu'ils n'ont pas envie de s'y exposer; et pourtant, ces maris sont moins à plaindre qu'eux; ils n'en sont pas réduits à payer une maîtresse pour n'être point seuls, et ne fussent-ils entourés que des enfans de leurs femmes,

ils sont sûrs d'être soignés, chéris, pendant leur vieillesse, et pleurés à leur mort.

Dans ce siècle de liberté, ce qui rend nos fêtes plus brillantes qu'amusantes, c'est le peu de cordialité qui y règne; on ne s'y donne même plus la peine de cacher sa malveillance, elle se lit dans tous les regards. Qu'une femme soit belle ou non, elle se sent sous le joug d'une observation ennemie, également sévère pour ses agrémens ou pour ses défauts. Les plus courageuses se révoltent contre l'impression désagréable qui naît de cette certitude, et prennent les airs d'une gaîté que démentent leurs éclats de rire forcés et leurs yeux inquiets; car elles les portent malgré elles

du côté d'où partent les traits qu'elles redoutent. Alors, se venger de la malveillance en cherchant un moyen d'exciter le dépit, l'envie, devient l'arrière-pensée générale; on s'agite pour faire croire qu'on s'amuse, on se donne l'apparence d'un triomphe quand on dévore une humiliation; enfin on est plus ou moins torturé par mille petits supplices d'amour-propre, qui font de ces bals pompeux des soirées et des nuits fort tristes.

C'est surtout quand les premiers rayons du jour glissent à travers les volets, et font pâlir les lustres; quand la fatigue se mêle à la tristesse d'un plaisir qui s'éteint, qu'on s'aperçoit du vide ou du trouble que ce plaisir

laisse dans l'âme. Madame de Rochebelle venait enfin de recevoir les adieux reconnaissans des derniers danseurs de son bal; elle se retrouvait seule dans ses salons, où les meubles épars, les arbustes, les fleurs saupoudrées de poussière, témoignaient encore de la foule et du mouvement qui avaient prolongé la fête.

Ce moment de calme après le bruit est ordinairement consacré à la récapitulation des sensations qu'on a éprouvées pendant la soirée. On se demande si l'on n'en a pas trop écouté ou trop dit, et il se passe alors un petit combat entre la bonne foi du cœur et la ruse de l'esprit, dont la victoire reste longtemps incertaine. Le souvenir d'un mot

que ce brave cœur a compris tout de suite l'émeut, l'inquiète, mais le malin esprit lui prouve qu'il s'alarme à tort, que rien n'est plus ridicule que de se laisser aller à de semblables frayeurs, et que d'ailleurs la vertu sait affronter tous les dangers. Sorte de sophisme généralement bien accueilli des femmes. Albine s'y laissa prendre comme tant d'autres; tout en s'avouant que l'espèce de roman que M. d'Arthenay commençait avec elle l'intéressait déjà vivement, elle se persuada que sa raison n'en serait jamais troublée, et certaine de rester sage, elle crut échapper au malheur.

Sans le défi de la duchesse de N.... avec M. de Rochebelle, et l'affectation

de celui-ci à inviter sans cesse M. d'Arthenay à venir chez sa femme, ce roman aurait fini à la première page; mais voir, écouter chaque jour un homme qui plaît, s'accoutumer à ses soins, à l'autorité de son amour (car quel amour n'est pas un peu despote!), c'est livrer son cœur; aussi madame de Rochebelle ne fut-elle pas longtemps sans s'apercevoir de l'empire qu'elle avait laissé prendre à celui que son mari appelait en riant le plus distingué des adorateurs de sa femme.

Dès qu'il ne fut plus possible de se faire illusion sur le danger qu'elle courait, madame de Rochebelle prit la ferme résolution d'éviter M. d'Arthenay, autant que l'amour-propre de son

mari voudrait bien le permettre. Elle fit plus : l'affectation que celui-ci mettait à redoubler d'intimité avec M. d'Arthenay la détermina à le prier de venir moins souvent chez elle ; quelques propos médisans lui servirent de prétexte. M. d'Arthenay n'en fut point la dupe : « Ses devoirs l'emportent, pensa-t-il ; elle me sacrifie, moi qu'elle a converti à l'amour ; elle ne craint pas de me désespérer. Oh, si je pouvais lui causer autant de mal qu'elle m'en fait ! » car voilà le cruel sentiment qu'entraîne à sa suite le meilleur des amours. Le despotisme ou la vengeance, c'est la devise des amans.

Charmé et blessé tout à la fois de trouver tant de vertu dans la femme

qu'il aimait, M. d'Arthenay ne pensa plus qu'à la rendre jalouse.

Madame Menival était jolie, on la rencontrait partout ; elle avait une bonne maison, où rien n'était plus facile que d'être admis. M. d'Arthenay jeta les yeux sur elle pour accomplir son dessein, et en moins de huit jours il fut si bien établi près d'elle, que tout le monde lui en fit compliment. Madame de Rochebelle elle-même ne put s'empêcher de l'en féliciter, le sourire sur les lèvres, et de grosses larmes dans les yeux.

Une seule personne osa le trouver mauvais : on pense bien que ce ne fut pas M. Menival; mais son ami d'Aulerive ne vit point, sans en prendre

d'ombrage, accueillir les soins d'un rival aussi dangereux que M. d'Arthenay; il en témoigna de l'humeur : on rit de sa jalousie; les coquetteries redoublèrent, et M. d'Aulerive pensant qu'il ne gagnerait rien sur la volonté d'une femme accoutumée par son mari à n'être jamais contrariée, s'en prit tout simplement à M. d'Arthenay. Une discussion politique dans laquelle il changea d'opinion pour mieux combattre celle de son rival, lui fournit l'occasion de placer une de ces injures qu'on ne se pardonne point entre hommes comme il faut. La scène se passa au foyer de l'Opéra, presque sans bruit, mais devant assez de personnes pour être divulguée, commentée et expliquée par chacune à sa manière.

L'un de ces charmans étourdis dont l'inconséquence souvent préméditée aime à répandre de loge en loge, de salon en salon, l'événement du soir, autant pour se faire écouter que pour surprendre une émotion délatrice, s'empressa de venir raconter à madame Menival ce qui venait de se passer dans le foyer entre M. d'Aulerive et M. d'Arthenay.

— Quelle sottise! s'écria le bon Menival; se quereller ainsi pour un malheureux projet de loi, une ordonnance, qui seront peut-être révoqués demain par un autre projet de loi, et une autre ordonnance! C'est une extravagance que je ne souffrirai pas, et je leur ferai bien entendre raison.

En disant ces mots, il sortit de la loge pour courir après son ami; mais il n'était plus à l'Opéra. Lorsque Menival revint près de sa femme, il la trouva pâle et souffrante à tel point qu'il lui proposa de faire demander sa voiture.

On ne sait pas bien pour lequel des deux madame Menival avait le plus d'inquiétude; cependant la supériorité d'un attachement sur une coquetterie ne permet pas de douter que M. d'Aulerive ne l'emportât en cette circonstance; et puis il se mêlait un peu de remords à ce qu'elle éprouvait. Quelle femme peut se croire la cause d'un duel sans en être désespérée! Eh bien, ce que le regret, la crainte, le remords et l'amour même inspi-

raient en ce moment à madame Menival, n'approchait pas du dévouement passionné dont l'aveuglement, l'amitié, l'enthousiasme, rendaient son mari capable envers son cher d'Aulerive.

Le lendemain dès six heures du matin, il était chez M. d'Arthenay, employant toute son éloquence à lui prouver que ce qu'il appelait le petit mouvement de vivacité de son ami ne pouvait être regardé comme une insulte. Jamais un père, un frère, disputant au plus barbare préjugé la vie de ce qu'il aime le plus au monde, ne mit autant de chaleur à défendre une cause, et plus de zèle à concilier une affaire; mais M. d'Arthenay resta inébranlable.

— En vérité, dit-il à ses témoins, qui venaient d'arriver, on doit être sûr de soi quand on a eu le courage d'écouter pendant une heure ce brave homme sans rire, comme je viens de le faire; il a si grand'peur que je ne tue l'amant de sa femme, qu'il me fait pitié. »

Espérant être mieux écouté de M. d'Aulerive, Menival courut chez lui ; mais il était déjà parti pour Saint-Mandé. Alors, décidé à tout tenter pour prévenir un malheur, il ordonne à son cocher d'aller à toute bride pour tâcher de rejoindre la voiture de M. d'Arthenay. Enfin, après bien des détours, Menival arrive au lieu du rendez-vous au moment où les témoins, réunis, aidaient à transporter.... hélas! le pauvre

d'Aulerive blessé grièvement, et tellement affaibli par la perte de son sang qu'il avait perdu connaissance. M. d'Arthenay, pâle, abattu, dans le profond accablement causé par un succès douloureux, lui prodiguait les soins les plus empressés; mais M. Menival, indigné de voir le bourreau soigner la victime, passe devant lui sans nul égard, et s'emparant de sa place, il exhale sa colère et ses regrets sur le sein de son ami. « Prenez garde, Monsieur, lui disait-on; vous pesez trop sur sa blessure. »

Menival n'entendait rien; il faisait des cris, des gestes, des trépignemens à faire frissonner un mourant.

— Ne nous empêchez pas de le secou-

rir», dit enfin M. d'Arthenay en faisant pirouetter le gros homme, et en l'obligeant à laisser approcher le chirurgien qu'on avait envoyé chercher.

Après avoir bandé la plaie, on pensa à transporter le blessé chez lui.

— Non pas, non pas, Messieurs, s'écria Menival; je ne souffrirai pas qu'on mène ce pauvre diable dans un appartement de garçon pour y manquer de tout, et être livré aux soins d'une vieille garde. J'ai toujours un appartement de libre dans ma maison pour y recevoir l'ami qui vient de ma province, je n'en puis faire un meilleur usage que d'y installer ce malheureux blessé; il y trouvera tout ce qui peut lui être nécessaire, et nous serons plus

à portée de le secourir. Ma femme est si bonne pour les malades! Ah, mon Dieu! pourvu que nos soins ne soient pas inutiles! »

M. d'Arthenay et tous ceux qui se trouvaient là savaient trop le bien qu'une semblable proposition pouvait faire au malheureux blessé, pour s'opposer à la volonté de Menival.

— Un moment, Messieurs, dit-il avant d'entrer dans la cour de sa maison; il faut éviter ici de causer une révolution à ma femme dont elle pourrait mourir. Laissez-moi me montrer d'abord, afin qu'elle ne croie pas que c'est moi qu'on lui ramène ainsi; la pauvre petite en serait dans un ef-

froi... Restez là.... je reviens aussitôt que je l'aurai préparée. Ah, mon Dieu! quel événement!... »

Les situations les plus tristes n'empêchent pas de rire du ridicule; c'est encore un de ses plus doux bienfaits. Les témoins de M. d'Aulerive ne se refusèrent point cette petite consolation. Quant à M. d'Arthenay, il ne se sentit pas le courage de supporter les regards de madame Menival après ce qu'il venait de faire, il courut s'enfermer chez lui.

« Ne va pas t'inquiéter, Minette, dit M. Menival en ouvrant la porte de la chambre de sa femme; d'abord, tu vois que je suis sain et sauf.

— Ah, mon Dieu! vous m'effrayez,

reprit-elle avec l'accent de la terreur ; qu'est-il arrivé ? Charles.... »

Elle n'en put dire davantage, et retomba sur son siége presque sans mouvement.

— Allons donc, sois raisonnable, reprit-il ; tu vois bien qu'il ne m'est rien arrivé, à moi, et pourtant j'ai failli me rompre le cou en sautant ces diables de fossés pour les rejoindre ; mais enfin j'en suis quitte pour la peur et pour le chagrin d'avoir vu tomber ce pauvre d'Aulerive. »

Un cri déchirant s'échappa alors du sein de madame Menival.

« Mais les chirurgiens ne nous ôtent

pas tout espoir, continua-t-il; et j'espère que nos soins....

— Il n'est pas mort? s'écria-t-elle.

— Non vraiment; je le ramène avec moi : il est là-bas; mais je n'ai pas voulu que tu visses apporter cette triste litière sans t'avoir prévenue de ce qui en est. »

Pendant qu'il achevait sa phrase, madame Menival avait déjà franchi ses appartemens pour aller au-devant du blessé. Il s'était ranimé à sa voix; la joie de la revoir, de lire sur ce front adoré l'inquiétude qu'il lui causait, le bonheur de se venger en l'affligeant, tant de sensations douces vinrent l'agiter que son sang se mit à circuler de

nouveau. La blessure était grave, mais le talent du célèbre D. P. devait en triompher. En moins de huit jours d'Aulerive fut hors de danger, et l'on ne saurait peindre le temps heureux de sa convalescence. Cette douce langueur d'un retour à l'existence, cette joie mal dissimulée de madame Menival en le voyant revenir à l'amour en même temps qu'à la vie, et cette grosse gaîté du bon Menival en racontant tout ce qu'il avait fait pour hâter la guérison de son hôte; c'était vraiment un tableau incomparable. Il est si rare de voir une pareille félicité ne donner d'humeur à personne!

Pendant que l'amour, la paix, la confiance et la joie régnaient dans la

maison de Menival, celle de M. de Rochebelle était le théâtre de scènes continuelles les plus pénibles. Ce qu'on disait dans le monde de la rivalité qui avait amené le duel de M. d'Arthenay mettait bien l'amour-propre de M. de Rochebelle en repos, mais la pâleur qui avait couvert le visage de sa femme en apprenant cette affaire l'avait convaincu de son malheur imaginaire; il se croyait trahi. En vain madame de Rochebelle avait rompu tous ses rapports avec M. d'Arthenay; en vain l'innocence de sa conduite aurait dû lui être prouvée comme elle l'était à tout le monde; l'idée qu'il jouait un rôle ridicule s'empara de son esprit, et tout sembla confirmer ses craintes imaginaires.

Le malheur voulut que, dans ce temps même, sa femme devînt grosse; alors ses soupçons n'eurent plus de bornes : il devint furieux, et les efforts qu'il fit pour dissimuler sa prétendue honte ébranlèrent tellement les fibres de son cerveau, qu'il fallut le confier au docteur Esquirol.

Malgré ses cruelles injustices sa femme ne l'a point quitté; et c'est dans un de ces asiles où la démence se débat contre la médecine, que madame de Rochebelle vit renfermée, près d'un malheureux qui l'injurie, la calomnie sans cesse, et qui l'aurait déjà frappée mortellement si la vigilance des gardiens de la maison ne s'y était opposée.

— Ce pauvre diable de Rochebelle, dit en parlant de lui Menival; est-ce bête à lui de devenir fou parce que d'Arthenay faisait la cour à sa femme! N'était-il donc pas le maître, et ne pouvait-il pas dire tout net à sa femme, comme je dirais à la mienne, si semblable idée me trottait dans la tête : Ma Minette, Monsieur que voilà est fort aimable, j'en conviens (et en disant cela Menival prenait la main de M. d'Aulerive); mais comme il passe dans le monde pour vouloir être votre amant, je vous prie de me permettre de le mettre poliment à la porte» (et Menival conduisait Charles vers la porte, et l'étonnement de ce dernier égalait celui des gens qui regardaient cette petite scène sans savoir où Menival en voulait

venir). Mais lui, poursuivant son idée sans s'inquiéter de la figure que faisaient les spectateurs; « J'en suis fâché, continua-t-il, mon cher Monsieur; mais comme j'ai pris une femme pour moi seul, vous trouverez bon que je ne la partage point avec vous. Cela dit, ajouta Menival en lâchant le bras de M. d'Aulerive et en revenant près de la cheminée, je reprendrais mes petites habitudes; la dame n'ayant plus le galantin sous les yeux, l'oublierait bientôt, et je serais sûr de garder ma femme et ma raison.

— Voilà le vrai philosophe, dit le plus malin du salon.

—Ah mon Dieu! que j'ai eu peur! dit tout bas madame Menival à Charles.

—Moi, philosophe! reprit Menival; ma foi! je n'en sais rien; mais je suis content de la part que le ciel m'a donnée; une femme fidèle, un ami dévoué, des enfans charmans, des camarades de plaisir qui rient toujours, de la santé, de la fortune. Avec tous ces biens-là, on a le droit de se croire heureux; qu'en pensez-vous? »

Et chacun d'applaudir.

O bonheur si bien célébré par M. Necker, vous êtes le premier de tous!

XXI.

Le pauvre petit animal hurlait sur le pont du vaisseau, reconnaissant (l'instinct des chiens est admirable) qu'on allait faire naufrage. Juan le prit, et le jeta dans la chaloupe avant d'y sauter lui-même.

(Lord Byron, *Don Juan*, chant II.)

OBSERVATION.

XXI.

Des Chiens gâtés.

« Houap, houap, houap! — Veux-tu te taire, Azor! — Houap, houap, houap, houap, houap, houap! — Allons, voilà Follette qui s'en mêle, à

présent. — Houap, houap! — Monsieur, je vous demande mille pardons. — Houap, houap, houap! — Maudits chiens, voulez-vous bien vous aller coucher! — Houap! — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. — Houap, houap, houap! — Allons, taisez-vous, vilaines bêtes! vous voyez bien que Monsieur n'est pas un voleur. »

Ici les chiens s'apaisent, et le visiteur essaie de se faire entendre; mais à peine sa voix étrangère a-t-elle frappé l'oreille d'Azor, qu'il aboie de nouveau, et Follette ne tarde pas à l'imiter.

— Encore! dit M. Canophile; je vais te mettre à la porte, je t'en avertis! C'est qu'ils sont d'une excellente guette;

Follette surtout : elle a en ce moment des petits, c'est ce qui la rend si méchante, car ordinairement elle est....

— Je venais, Monsieur, pour avoir....

— Houap, houap, houap, houap! Hou.... ap !

— Parlez toujours, Monsieur ; j'ai l'habitude de les entendre ; cela ne m'empêche pas de distinguer fort bien ce qu'on me dit.

— Cela est possible.... — Houap! — monsieur ; mais moi.... — Houap! — je ne m'entends..... — Houap, houap ! — pas du tout.

— Attends-moi, scélérat! maudit

piaillard !.... Allons, viens, et tais-toi. Les voilà tranquilles, continuez, Monsieur ; quand Azor est sur mes genoux, il n'aboie jamais.

— N'ayant point l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, j'avais prié votre correspondant de Marseille de me....

— Pardon, Monsieur ; Follette pleure : la pauvre mère veut aller voir ses enfans, c'est bien naturel ; je vais lui ouvrir la porte. Allons, va, ma petite ; eh bien ! quand tu regarderas Monsieur pendant une heure, veux-tu bien te décider.... »

Puis, revenant s'asseoir : « Ah ! c'est

l'ami Delbrun qui me procure l'honneur de vous recevoir ; soyez le bienvenu, Monsieur. Vous n'avez pas sans doute besoin de recommandation ; mais vous n'en pouviez choisir une meilleure près de moi.

— Il s'agit, Monsieur, de la cargaison d'un bâtiment marchand que votre ami Delbrun doit....

— Eh bien, où vas-tu à présent ? dit M. Canophile à Azor. Ah ! je comprends.... ; oui, tu grattes à la porte.... Est-il intelligent !... Il m'a fallu le corriger souvent pour arriver à ce point de civilisation.... Mais maintenant, vous voyez qu'il sait son affaire ; en vérité, il ne lui manque que la parole. Con-

venez qu'il y a bien des gens auxquels ces bêtes-là en remontreraient. Avez-vous des chiens, Monsieur ?

— Non, Monsieur ; et je me promets bien de n'en jamais avoir.

— Eh bien, vous avez tort ; car, sans injurier aucun de vos amis, je parie bien qu'il n'y en a pas un de comparable à cet ami-là. »

En ce moment, M. Canophile se lève, ouvre la porte ; Azor s'en va, et Follette rentre en dépit de tout ce que fait son maître pour l'en empêcher.

— Allons, il n'y a pas moyen de la renvoyer, dit-il ; ces animaux-là sont

attachés à l'excès, Follette surtout : croiriez-vous bien, Monsieur, que lorsque je dîne dehors, elle ne mange pas; c'est un fait; elle se laisserait mourir de faim, si je ne rentrais point. Bonne petite!

— C'est fort bien; mais je vous disais donc que le bâtiment qui doit mettre à la voile.... »

Ici, la voix un tant soit peu aigre du négociant recommence son effet sur Follette; elle aboie de nouveau, et de nouveaux signes d'impatience démontrent assez à son maître combien elle importune.

— Attendez, dit-il; j'ai là quelque chose qui va la mettre à la raison. »

On croit que c'est une canne : point du tout, c'est un paquet de gimblettes dont Follette s'empare tout en grognant, et qu'elle va cacher sous le fauteuil du visiteur comme pour mieux surveiller ses démarches.

Ce voisinage d'un ennemi déclaré l'inquiète : il retire ses jambes.

— N'ayez pas peur, elle n'oserait vous mordre ; elle sait bien que je suis là », dit M. Canophile.

La conversation va reprendre ; mais Azor a senti à travers la porte le parfum des gimblettes, et il aboie de toutes ses forces pour en avoir sa part. Follette lui répond. On ne s'entend plus.

On se décide à lui ouvrir la porte; alors il s'engage un combat entre la mère affamée et le mari gourmand qui cause d'autant plus d'effroi au visiteur qu'il se passe dans ses jambes. Le pauvre homme, partagé entre la crainte d'offenser le maître de la maison, et celle de se sentir dévorer les mollets, ne sait plus un mot de ce qu'il dit; il a même oublié ce qu'il venait dire.

M. Canophile, qui le voit se lever, fait de vains efforts pour le retenir. « Restez donc, dit-il. A bas, goulu d'Azor! Veux-tu bien la laisser manger! Gredin, voleur! attends-moi, je t'apprendrai à lui mordre l'oreille! c'est que je ne badine pas, moi! »

Et pendant que M. Canophile s'es-

crime en injures, en gestes et en menaces pour séparer les combattans, le négociant gagne la porte ; il est déjà dans son cabriolet.

— Il est parti !.... Ma foi, tant pis pour lui ! dit Canophile ; puisqu'il est si impatient, je ne regrette point l'affaire qu'il allait sans doute me proposer. Je n'aime pas à traiter avec les gens qui détestent les chiens ; ils ont l'esprit et le cœur secs.

— Cet homme est aussi par trop ridicule avec ses chiens, disait le négociant en ôtant les poils dont son pantalon noir était parsemé. Conçoit-on une manie semblable ? Et l'on m'avait recommandé à lui comme à l'homme

le plus capable et le plus obligeant ? Eh ! qui pourrait jamais rien en tirer à travers ses histoires de chiens et les aboiemens de sa meute ? »

En effet, M. Canophile est le meilleur, et surtout le plus généreux des hommes ; mais il a beaucoup vécu dans le monde, il en a long-temps subi les engouemens inconstans, les faux amours, les froides amitiés; et le besoin d'être aimé, cette infirmité des âmes nobles, dont l'amour-propre étouffe les plaintes sans y porter remède, le cœur du bon Canophile en était atteint au suprême degré.

Pour n'être point malheureux au milieu de tous les biens que donne la

fortune, il lui fallait la certitude d'être attendu ou regretté; l'idée que sa présence était un bienfait, sa souffrance une peine, sa propriété un dépôt défendu avec zèle. Toutes ces conditions, après avoir long-temps cherché, il ne les avait rencontrées, faut-il l'avouer, que dans son chien; de là vint le crédit d'Azor sur le cœur de son maître, ces complaisances et cet empire dont tant de gens se moquaient.

La gentille Antoinette, la nièce de M. Canophile, était celle qui le tourmentait le plus sur ce qu'elle appelait ses chiens *gâtés*. Médisant d'eux à propos de tout, elle les dénonçait à chaque instant; tantôt c'était sa robe blanche

sur laquelle l'empreinte des deux pattes crottées trahissait l'empressement de Follette à l'accueillir ; tantôt c'était un des lapins qu'elle élevait, étranglé par Azor ; une guirlande de roses qui avait servi à leurs jeux, un soulier de satin blanc qu'ils s'étaient si bien disputé qu'il n'en restait plus que la semelle. A tous ces désastres, ces plaintes graves, l'oncle répondait par le don d'une somme plus que suffisante pour racheter dix lapins, deux guirlandes, et des souliers blancs pour vingt bals ; eh bien, l'ingrate n'en continuait pas moins ses épigrammes.

Une nuit pourtant que toute la maison était plongée dans un profond sommeil, Follette aboie avec fureur,

Azor se précipite vers la porte qui donne dans un cabinet où se trouve la caisse de M. Canophile; celui-ci s'éveille en sursaut, il sonne, on accourt, il entre dans le cabinet, la fenêtre en est toute grande ouverte, une échelle y est encore appuyée. Il jette aussitôt les yeux sur sa caisse; la première serrure est forcée, et la seconde allait probablement céder, lorsque les voleurs, effrayés par les aboiemens des chiens, ont pris la fuite. Quelques minutes de plus, et le bon Canophile était ruiné; car sa caisse contenait une somme considérable déposée chez lui par un de ses confrères, et certainement il aurait vendu tous ses biens pour rendre le dépôt qu'on lui avait confié; la railleuse Antoinette eût perdu

sa dot et l'héritage qui lui est destiné. Que de richesses dues à deux pauvres chiens! et que la jolie nièce a béni depuis le ridicule de son oncle!

XXII.

Ah ! trompez-moi toujours de même.

(*Vaudeville.*)

Elle avait cinquante ans et pensait encor plaire.

(*Vieille Comédie.*)

OBSERVATION.

XXII.

La vieille Dupe.

La voyez-vous penchée sur sa causeuse, près d'une table de *Boule* incrustée d'ivoire et d'ébène, couverte d'album, de fleurs, et de toutes ces jolies inutilités qu'on pourrait appeler

les reliques de la mode? La voyez-vous; elle attend que la porte de cet élégant salon s'ouvre pour le jeune héros du roman qui l'occupe en cet instant, ou pour la confidente indispensable des chagrins d'un amour faiblement partagé. Qu'il arrive, ou qu'elle vienne, le temps n'en doit pas moins passer agréablement; car, à cette époque de la vie, le plaisir de voir celui qu'on aime n'est guère plus vif que celui de s'en plaindre. Rentrer dans la jeunesse par l'élégie, c'est encore être au rang des *heureuses victimes :* madame de Freneuil le savait; aussi prenait-elle des airs langoureux et distraits, des attitudes d'Ariane, qui faisaient l'amusement de ses habitués.

Jouissant d'un bel embonpoint, et par conséquent très fraîche pour son âge, sa mélancolie amoureuse contraste peut-être d'une manière comique avec sa tournure épaisse et ses joues rebondies; mais elle parle tant et si bien du martyre d'un cœur mal compris, du malheur d'attacher sa vie aux ailes d'un papillon volage; elle est si fastueusement émue quand le perfide arrive, si profondément abattue quand il se fait trop attendre, qu'on lui pardonne ses peines et ses joies romanesques en faveur du plaisir qu'on trouve à s'en moquer.

Comme elle est riche, elle est nécessairement adulée, écoutée, et toujours plainte au degré qu'elle exige par ceux

à qui elle fait partager son bien-être et tous les agrémens dus à sa grande fortune. Sa confidente a de droit sa place dans toutes les loges de madame de Freneuil; le perfide paie la sienne par une courte apparition pendant le ballet ou pendant l'air de la *Prima Donna*. Il daigne être des parties de petits spectacles, car tous les ingrats aiment à rire; et les grâces d'Odry dans un rôle d'élégant leur semblent une parodie amusante.

Quelle gloire de conserver ainsi près de soi, toute une soirée, l'élégant Polydore, le plus fat des sultans du jour! Madame de Freneuil ne s'inquiète point de savoir s'il n'est pas dans la salle quelque jeune beauté gar-

dée par un mari jaloux, si la lorgnette du *charmant traître* ne se dirige pas trop souvent d'un certain côté, si quelque jolie débutante ne fait pas pour lui tout l'intérêt de la pièce : il est là, elle le voit, elle l'entend rire; on ne peut tant s'amuser que près de l'objet qu'on aime; cet objet, c'est elle. Quelle source de jouissances infinies dans les faux calculs d'une franche dupe!

L'Italie nous cède-t-elle une de ses virtuoses dont le talent et la beauté tournent toutes les têtes, et particulièrement celle du jeune Polydore? madame de Freneuil arrange un concert où la belle cantatrice sera entendue et fêtée, car c'est à qui la verra de près et pourra lui adresser le tribut de son

admiration; le projet de ce concert, auquel doivent concourir les plus grandes illustrations musicales, attire de toutes parts un nombre infini d'invitations, de cajoleries, de sollicitations à madame de Freneuil. Ceux qui rient le plus de ses ridicules sont les plus empressés à se faire inviter; entre-t-elle dans un raout, il se forme aussitôt un cercle autour d'elle, on demande des nouvelles de sa santé avec l'accent du plus vif intérêt. Les femmes vantent le bon goût de sa toque chamarrée d'or, et veulent en avoir une pareille au prochain bal; les hommes se disputent l'honneur de lui donner le bras pour parcourir les salons et la galerie de fleurs. Ils écoutent de la meilleure grâce ses grosses épigrammes sur la perfidie

des hommes ; ils sourient à ses mauvais bons mots, et se consacrent si complétement à elle tant que le raout dure, qu'elle doit se croire l'objet d'une préférence exclusive. Tant de soins lui font craindre que Polydore ne soit jaloux. Elle lui fait signe de venir auprès d'elle ; mais Polydore, tout occupé de séduire l'esprit d'une jolie coquette, ne pense pas à madame de Freneuil ; loin d'être blessée de cette impolitesse, « C'est du dépit, se dit-elle ; il affecte de ne pas me voir, et je suis sûre qu'il ne perd pas un seul de mes mouvemens. Mais il se lassera de bouder ainsi, et je serai assez bonne pour lui ôter toute inquiétude. Ah ! que nous sommes faibles, nous autres pauvres femmes ! »

En effet, Polydore ayant obtenu le mot qu'il désirait, vint rejoindre madame de Freneuil : il avait une grâce à lui demander.

« Vous me trouverez peut-être bien présomptueux, dit-il, mais je viens presque de promettre à madame de Tourval une invitation pour votre concert; ai-je eu tort? ajouta-t-il en attachant ses yeux sur madame de Freneuil de la manière la plus tendre.

— Certainement vous avez eu tort, répondit-elle en minaudant, car j'ai déjà invité beaucoup plus de personnes que mes salons n'en peuvent tenir, et les refus que je viens de faire ne me permettent pas d'ajouter un seul nom à ma liste.

— Quoi! pas même celui de madame de Tourval? Si c'est ainsi, vous pouvez rayer le mien, car il me sera impossible de me montrer nulle part après avoir si ridiculement compté sur cette preuve de complaisance de votre part : on croira qu'il y a eu fatuité de la mienne à promettre plus que je ne pouvais obtenir de votre bonté, et je ne me sens pas le courage de braver tant d'humiliation.

— Allons, taisez-vous, reprit madame de Freneuil; n'allez pas faire la mauvaise tête : venez demain matin chez moi, je vous remettrai un billet pour madame de Tourval, mais tâchez que personne n'en sache rien, car vous me brouilleriez avec la terre entière.

— Quand cela serait, dit le perfide avec un sourire coquet, croyez-vous que je m'en désolerais ? » Et il prit d'autorité le bras de madame de Freneuil, qui se laissa entraîner avec une soumission pleine de bonheur et de charme.

Il fallait voir sa fierté nonchalante en traversant la foule des invités, et le soin qu'elle prenait de s'arrêter à tous les gens de sa connaissance pour constater sa gloire! car elle donnait le bras à l'idole de la mode; elle s'appuyait sur lui de tout le poids de sa lourde personne, et ce laisser-aller prouvait assez l'intimité qui existait entre eux. Avec quelle complaisance elle s'informait des nouvelles de tout le monde! comme elle multipliait les poses pour

prolonger le plaisir d'être ainsi promenée! Ces momens d'arrêt, où elle déployait si bien ses vieilles grâces et sa puissance, n'étaient pas tous perdus pour Polydore; il trouvait toujours moyen de glisser quelques mots, de lancer une œillade aux jolies femmes qui passaient près d'eux. C'est ainsi qu'en entendant parler derrière lui madame de Tourval, il se pencha pour lui dire à l'oreille : « Vous l'aurez. » Elle comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un billet d'invitation arraché à madame de Freneuil, et le sourire le plus reconnaissant répondit à cet avis furtif; les yeux de Polydore en rayonnèrent de joie, et la vieille madame de Freneuil prit cet air joyeux pour l'effet de ses bontés, et de la satisfac-

tion d'amour-propre qu'éprouve tout jeune homme qui peut se dire : « Cette femme va donner une fête, et j'en serai le héros. »

Il y avait peut-être un peu de ce sentiment-là dans ce qu'éprouvait Polydore; les cœurs de *fashionables* sont sujets à ces sortes de petitesses.

Décorateurs, tapissiers, symphonistes, glaciers, fleuristes, cuisiniers, tout fut mis à contribution pour cette soirée, moitié concert et moitié bal, où le beau talent de l'Italienne et les grâces de la jolie Française devaient également enivrer d'amour ce charmant monstre de Polydore.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir.

Polydore est heureux ; madame de Freneuil est la cause première de son bonheur : en faut-il davantage pour une âme noble et dupe ?

Ainsi se passe la première vieillesse de cette femme ridicule ; la seconde n'est pas moins douce, car sa fortune lui conserve toutes les illusions qui aident à mourir : enfans, parens, faux amis, tout lui reste, tous s'empressent autour d'elle. On la soigne, on la caresse ; elle ne connaîtra jamais l'affreux abandon où l'on peut laisser la mère de qui l'on n'attend plus de soins, car elle est infirme ; plus d'héritage, car elle est ruinée : elle ne finira pas sa vie seule, livrée à la pitié de quelque domestique, regrettant de

n'avoir pas succombé plus tôt, et de ne pouvoir emporter dans sa tombe l'espoir de quelques larmes pour prix de ce dévouement passionné, bonheur et supplice d'une mère.

L'ingratitude ne lui apparaîtra jamais dans toute sa laideur; avec cette dureté naïve qui semble dire : De quoi vous plaignez-vous? n'êtes-vous pas maintenant inutile?

Exempte de ces douleurs de l'âme, la vieille dupe s'endort dans l'enchantement de ses illusions. Tout ce qu'elle a cru voir a existé pour elle. Le flatteur était un ami; le moqueur, un adorateur passionné; l'héritier cupide, un parent désintéressé; la confidente pensionnée,

une sœur tendre et dévouée ; et cette foule de convives fidèles à son cuisinier, autant d'amateurs d'esprit, de bon goût, que le charme de sa conversation réunissait chaque jour. Sa dernière pensée est encore une duperie ; elle jouit en mourant des regrets qu'elle croit laisser ; elle se transporte au-delà de la vie, et voit ses enfans, ses neveux, suivre à pas lents son cercueil en l'arrosant de larmes ; elle entend son éloge funèbre sortir de toutes les bouches ; elle a pitié du désespoir des malheureux qui lui survivent. Ah ! si la réalité se montrait tout à coup à ses yeux presque éteints ; si elle pouvait se traîner dans la chambre voisine, où ses héritiers, impatiens de voir finir son agonie, marchandent son

convoi, et contraignent son homme de confiance à leur remettre les clefs de son secrétaire pour y chercher ou soustraire un testament! mais le ciel ne veut pas qu'un moment la triste vérité porte son fatal flambeau sur cette vie. Ce long prestige doit durer autant qu'elle pour l'édification des dupes et le désespoir des insensés qui mettent leurs soins, leur esprit, leur amour-propre, à n'être point trompés!

XXIII.

Celui-là voit l'effet, et celui-ci la cause:
Sur cette double loi le monde entier repose.
Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

(Alfred de Musset, *Dédicace.*)

OBSERVATION.

XXIII.

Le Somnambuliste.

C'était dans le temps où Talma faisait la gloire du Théâtre Français, où M. Soumet écrivait pour lui le beau rôle d'Oreste, où l'on assiégeait dès six

heures les portes de la salle pour l'admirer dans *Sylla*, où le chantre des *Messéniennes* lui préparait un triomphe nouveau dans *l'École des Vieillards*, où le spirituel auteur du *Folliculaire* rêvait pour lui le rôle de Charles VI. Ce rôle qui devait révéler toute la puissance d'un talent inimitable, où noble dans la misère, juste dans la démence, Charles VI arracherait des larmes.

Hélas! serait-il donc vrai que la perfection, dans quelque genre que ce soit, fût interdite aux hommes, et qu'y arriver, c'est mourir?

— Ne viendrez-vous pas demain soir prendre le thé avec nous? dis-je à

M. G.... en le rencontrant aux Champs-Élysées ; nous aurons quelques uns de ces amis que vous aimez tant. Le bon Pichald nous dira un acte de son *Léonidas :* on assure qu'il y a de beaux vers. Il m'a prié de les faire entendre à Talma, et ce sera amusant de voir agir le génie du poète sur celui de l'acteur. Soumet viendra aussi ; il doit nous présenter un nouvel enfant des muses, qu'il appelle tout simplement *l'Enfant sublime.* A l'en croire, il fait déjà des odes divines ; et cette opinion-là, soutenue par l'auteur de tant de vers admirables, doit inspirer de la confiance.

— C'est du jeune V.... H... dont vous parlez sans doute, répondit M. G.... ; je le connais beaucoup, et je crois aux

prédictions de Soumet sur ce jeune talent : en fait de poésie, on peut le regarder comme un oracle.

— Ainsi vous viendrez, n'est-ce pas? Nous aurons une soirée bien littéraire, bien ridicule : chacun de nous y dira quelque chose, pour que la complicité empêche la trahison; le toujours spirituel Émile Deschamps, l'aimable Alfred de Vigny, le poétique auteur du *Parricide*, le gracieux troubadour, Jules de Rességuier, le dramatique Ancelot, l'ami le plus dévoué des talens qu'il admire; enfin tous se compromettront par un hémistiche au moins; et pour compléter le ridicule de la soirée, je vous promets une élégie faite et dite par une jeune fille de quatorze ans.

Voilà de quoi faire fuir une armée de gens du monde, mais l'auteur des *Machabées* n'en sera point effrayé.

— Non vraiment, reprit M. G...., et vous me voyez très malheureux de ne pouvoir jouir du charmant ridicule de cette bonne réunion; mais si vous saviez avec qui je dois passer ma soirée, vous trouveriez que je ne puis, sous aucun prétexte, me dispenser d'un tel honneur.

— Quel est donc ce grand personnage?

— Le plus grand de tous, sans contredit; mais si grand, si grand, que je vous défie de le deviner.

— Est-ce qu'il y a réception à la cour? est-ce avec le Roi que vous.....

— Sans manquer de respect à aucun roi du monde, celui que je dois voir a bien une autre puissance, vraiment!

— A moins que ce ne soit Dieu le père, je ne connais personne qui puisse donner l'idée de.....

— Vous approchez, interrompit en souriant M. G.....; un pas de moins, et vous y êtes.

— Quoi! c'est avec notre seigneur Jésus-Christ que vous passez la soirée?

— Ni plus, ni moins.

— Ah! je comprends, dis-je alors en souriant; vous avez promis à quelque jolie dévote de la conduire au sermon de l'abbé de L. M.

— Si ce n'était que cela, je trouverais bien moyen de remettre la partie à un autre soir : un sermon se retrouve toujours. Mais l'apparition du vrai Dieu n'est pas chose ordinaire; et si l'on manquait volontairement un tel miracle, il y aurait de quoi se donner au diable : convenez-en.

— Quelle profanation! m'écriai-je; comment vous, dont les sentimens religieux ont si souvent et si heureusement inspiré la poésie, vous pourriez vous prêter à une semblable jonglerie?

— Que voulez-vous, j'ai dans l'âme une crédulité stupide, que tous les doutes de mon esprit ne peuvent combattre. D'ailleurs il y a dans la nature tant de choses que je ne comprends pas, qu'une de plus ne m'étonne guère. Nous avons tous deux pour ami un savant spirituel (ce qui n'est pas commun), un homme que l'étude de l'anatomie n'a pas fait tourner au matérialisme, et que les conjectures de la métaphysique n'ont pas rendu fou. Eh bien, cet homme, qui n'est ni sot, ni charlatan, croit au somnambulisme; il en raconte des effets à renverser d'étonnement; des maladies occultes devenues visibles à l'œil fermé d'une jeune fille ou d'un jeune homme, des remèdes souverains indiqués en rêvant,

des oracles rendus par l'ignorance, et accomplis par le temps; enfin, une série de miracles plus étourdissans l'un que l'autre. Cela me séduit, moi.

— Je le crois bien, vraiment, et rien qu'en vous en entendant parler je me sens à moitié convaincu; il ne me faudrait plus qu'un exemple frappant pour achever de m'éclairer ou de me rendre imbécille; et si je pouvais assister à votre soirée miraculeuse!....

— Rien n'est si facile; elle se passe chez un de vos amis : il ne vous y a pas invité, parce qu'il a craint votre scepticisme moqueur. Prenez-y garde, au moins; vous êtes capable de rire au moment le plus solennel, et ce serait d'un exemple abominable.

— Et peut-être contagieux, ajoutai-je; mais soyez tranquille, je vous promets, à défaut de crédulité, tout le sérieux dont je suis capable. »

Nous convînmes de remettre ma soirée au jour suivant; je reçus une invitation de M. D..... pour être témoin du prodige annoncé par la bouche du prophète endormi, et je fus exact à me rendre chez lui à l'heure indiquée.

XXIV.

Dieu, qui permet aux bienheureux de pénétrer les lois de l'univers, s'est réservé le merveilleux secret du cœur de l'homme.

(CHATEAUBRIAND, *les Martyrs*, vol. I.)

OBSERVATION.

XXIV.

Je restai assez long-temps avant de parvenir à la porte de M. D..... Une file de fiacres en obstruait l'entrée : c'était le cortége de l'enfant somnam-

bule; il se composait du savant démonstrateur, protecteur, adorateur, et *endormeur* du jeune inspiré, d'une douzaine d'apôtres qui devaient constater le miracle, et d'autant de néophytes déjà convertis à la nouvelle croyance.

Quand tout cela fut déballé un à un de son fiacre, je franchis la porte, et montai l'escalier le plus vite possible pour jouir de l'effet de leur arrivée. Il y avait un grand recueillement dans la troupe, et j'eus regret de le voir troubler grossièrement par la réclamation d'un des cochers de fiacre, qui prétendait n'avoir pas reçu le prix de sa course. On eut quelque peine à l'apaiser; l'apôtre, qu'il avait transporté

de l'Estrapade à la rue Saint-Florentin, ne voulait rien donner pour boire; le cocher le poursuivait avec ses gros sabots, et menaçait d'entrer avec lui dans le salon. Mais l'*endormeur*, voulant éviter une scène si peu digne du rôle d'un apôtre, tira une petite pièce de sa poche, et se débarrassa ainsi d'importunités qui commençaient à tourner en injures. « Les voilà, les voilà! » s'écrièrent à la fois plusieurs personnes rangées en cercle autour d'un grand salon, dont le centre était occupé par un canapé pouvant servir de lit improvisé.

Tous les yeux se portèrent d'abord sur le *sujet;* c'est le nom que ces messieurs donnaient au somnambule.

Il paraissait avoir quinze ans au plus : sa figure, ni jolie ni laide, était pâle et commune ; il y avait dans son regard plus de finesse que d'inspiration. Les gens qui l'accompagnaient avaient les manières simples et calmes des comparses de tragédie, qui voient s'accomplir chaque soir sous leurs yeux les événemens les plus extraordinaires sans en être émus, tant ils sont dans le secret des moyens employés pour étonner et charmer le public.

Les femmes qui se trouvaient parmi les sectateurs du somnambulisme étaient beaucoup plus remarquables, par leurs chapeaux à plumes mangées aux vers, leurs robes de satin passées,

leurs gros souliers et leurs gants sales. Elles étaient, de plus, dans une agitation continuelle, faisant des soupirs mystiques, levant au plafond de petits yeux cernés; enfin, cherchant à exciter la foi par tous les moyens de séduction à leur portée.

Placé par le maître de la maison entre deux personnes de ma connaissance, je n'osais lever les yeux sur elles, dans la crainte de risquer mon sérieux, et je gardai comme tout le monde un profond silence.

J'avais bonne envie de monter mon imagination au niveau du miracle attendu; je voulais me pénétrer des idées religieuses qui devaient nécessairement

occuper l'esprit des croyans de l'assemblée, mais j'en cherchais en vain l'expression sur leurs visages. Pas un ne semblait méditer sur le grand œuvre qui allait s'accomplir ; les femmes dont je viens de parler exceptées, chacun s'examinait mutuellement avec défiance et curiosité.

Après quelques momens de conversation entre M. D.... et l'endormeur, celui-ci procéda tout haut à un interrogatoire entre son sujet et lui, dans lequel le jeune somnambule jura par Notre Seigneur n'avoir commis aucun péché depuis deux jours, ni en actions ni en pensée.

« En êtes-vous bien certain ? lui demanda son maître. Ne vous est-il point

échappé quelques unes de ces paroles qui suffisent pour altérer l'état de pureté et d'innocence nécessaire à l'accomplissement de vos vœux? Cherchez bien dans votre mémoire; car vous savez que les secrets du ciel ne se dévoilent pas à l'impie! »

Le jeune homme ayant répondu à cette question solennelle d'une manière satisfaisante, l'endormeur le fit asseoir sur le canapé, puis levant les mains sur sa poitrine, il le magnétisa si bien, qu'en moins de cinq minutes, on vit la tête du sujet se pencher mollement sur les coussins du canapé, et ses bras s'allonger, dans l'attitude d'une personne surprise par un profond sommeil.

Lorsque l'état de somnambulisme fut bien constaté à l'œil exercé du professeur, il demanda s'il y avait parmi nous une personne souffrante qui désirât connaître la cause de son mal, et les moyens de le guérir.

Les plus malades hésitèrent à répondre, tant la crainte d'être mystifié devant témoins l'emporte chez nous sur les intérêts les plus vifs. Un jeune incrédule fut le premier à s'offrir comme victime d'insomnies fréquentes.

La légèreté de son ton, le sourire qu'il dissimulait fort mal, parurent d'abord causer une sorte d'indignation à M. C....., c'est le nom de l'endormeur; mais loin d'y céder, il prit un

air de pitié dédaigneuse, et engagea cet étourdi d'Alfred à se mettre en rapport avec le somnambule, en approchant son pied du sien.

Alors M. C..... questionna le sujet, qui s'obstina à ne point répondre.

— Son silence prouve qu'il ne voit rien, Monsieur; et que vos insomnies n'ont point une maladie pour cause », dit alors le savant.

Et le pauvre Alfred vint se rasseoir tout confus du peu de succès de sa plaisanterie.

« Monsieur ! Monsieur ! s'écria en cet instant une voix émue qui me fit

tressaillir ; est-il vrai que sur le simple contact d'une chose qui a été portée par la malade, le somnambule peut indiquer le remède qui doit la sauver ? »

Je me retournai pour voir qui faisait cette question ; à l'anxiété peinte sur les traits d'une femme de près de quarante ans, à cette voix qui recélait des larmes, je devinai une pauvre mère.

C'était madame de R....., que le récit de plusieurs cures merveilleuses, attribuées au somnambulisme, avait engagée à venir à cette séance. Le besoin d'espérer rend crédule ; elle voyait chaque jour s'éteindre sous ses

yeux sa fille, un de ces êtres angéliques que le ciel semble réclamer, comme trop accomplis pour vivre sur la terre: quinze ans, tout ce que la beauté, la fortune, promettent d'heureux jours, enfin l'avenir le plus doux, ne pouvaient trouver grâce auprès d'une destinée malheureuse. Cette Nathalie si chère semblait condamnée à succomber à la maladie de langueur dont elle était atteinte depuis six mois. Les médecins, après avoir vainement tenté de la ranimer, étaient tombés d'accord de l'envoyer à Nice, dans ce riant hospice des incurables de tous les pays, où le plus beau soleil du monde éclaire chaque jour de nombreux convois, et c'était à la veille de son départ que madame de R.... venait tenter un dernier

effort en implorant les secours de la seconde vue.

Cependant elle n'avait jamais entendu parler qu'en plaisantant de cette faculté presque divine ; les personnes qui, sur sa prière, l'avaient fait inviter chez M. D....., ne s'étaient point refusé le plaisir de rire du ridicule d'une semblable séance ; ils avaient même tenté de la détourner du projet d'y venir, en lui racontant une foule de jongleries dont ils accusaient à bon droit certaines somnambules très éveillées de leur nature ; mais rien n'avait pu ébranler sa résolution.

Quand un pressentiment s'empare du cœur d'une mère, il y règne comme

la voix de Dieu; c'est lui qui la guide, l'accable ou la soutient. Qui pourrait dire que cet avis secret ne lui vient pas du ciel? Ah! s'il daigne accorder parfois un secours surnaturel, n'est-il donc pas dû à la douleur d'une mère?

Sur la réponse affirmative que madame de R..... reçut de l'endormeur, elle sortit d'un sac de taffetas noir une écharpe, en disant : « C'est elle qui l'a brodée, je la lui ai fait porter toute la matinée; croyez-vous, Monsieur, que ce soit suffisant pour?....

— Nous allons voir, Madame; donnez-moi cette écharpe », reprit M. C... du ton le plus naturel.

Et l'écharpe déposée par lui dans la main du somnambule, il le questionna sur l'état de la personne qui la portait habituellement.

Après un silence assez prolongé, le jeune endormi proféra quelques mots sur le danger où se trouvait la malade, puis il ajouta qu'on pouvait la sauver en lui faisant boire chaque matin une forte infusion de plusieurs simples, dont un médecin qui se trouvait là prit note.

« En voici une qui ne croît point en France, dit celui-ci à propos d'une plante dont j'ai oublié le nom; il faudrait la faire venir de l'Inde; et comme elle n'entre pas d'ordinaire dans la

composition des médicamens, je doute qu'il s'en trouve chez nos pharmaciens.

— Où pourrait-on s'en procurer? » demanda M. C..... au somnambule, qui répondit lentement et d'une voix oppressée :

« Dans le jardin... d'un particulier... retiré dans un château.... près d'Orléans... il en a rapporté deux pieds.... à son retour de Calcutta; ils sont..... à l'heure même..... en fleurs..... dans sa serre..... »

En finissant ces mots, l'endormi se retourna, et laissa tomber l'écharpe de ses mains.

La mère, qui avait traversé le salon

pour mieux entendre l'arrêt du somnambule, s'empara vivement du papier sur lequel l'ordonnance venait d'être écrite; et elle sortit sans saluer même le maître de la maison, qui courait après elle pour l'aider à descendre.

La pauvre femme est déjà sur la route d'Orléans, pensai-je, et je ne me trompais pas.

XXV.

Le temps de mille erreurs a fait des vérités.

(Casimir Delavigne, *Épître à Messieurs de l'Académie.*)

OBSERVATION.

XXV.

Ce petit épisode terminé, on en revint au grand mystère. Mais, ô douleur!!! ô regret!!! L'apparition humaine, la vision céleste, tout manqua;

et cela par la faute de l'adolescent somnambule. — Pour que ses évocations soient sans effet, nous répétait son maître, il faut qu'il ait péché hier ou aujourd'hui », alors secouant avec colère le pauvre *sujet*, il le forçait à s'agenouiller pour se mettre en prière.

— La grâce peut lui revenir », disait-il pendant que l'autre marmottait son *Credo;* mais la grâce ne revint pas, et M. C... s'en tira en nous ajournant au moment où il aurait pris toutes ses précautions pour maintenir son petit somnambule dans l'état sans lequel on ne pouvait arriver à l'extase propice aux évocations miraculeuses.

On devine l'effet de cette chute bur-

lesque sur un cercle dont la moitié au moins se composait de goguenards intrépides que l'évidence du miracle annoncé aurait à peine convertis; les quolibets, les épigrammes, volèrent de bouche en bouche; peu importait qu'ils fussent entendus des apôtres. Ces pauvres élus n'étaient point encore remontés dans leurs fiacres qu'on les accablait déjà de plaisanteries qui auraient fait perdre patience à de plus saints qu'eux.

Je ris comme tout le monde du miracle avorté; mais j'avais remarqué un changement étrange dans l'attitude, la voix, les inflexions, enfin dans toute la personne de l'endormeur, au moment où il me sembla qu'il passait du vrai au fantastique.

Je suis toujours de bonne foi avec moi-même, ce qui n'est pas commun à tout le monde; et je m'étais senti vivement ému pendant la consultation de la mère pour sa fille mourante. J'avais vu briller l'espérance, la sincérité, dans les yeux de M. C... pendant qu'il faisait l'épreuve de l'écharpe, et sa confiance visible dans l'intuition du somnambule avait passé dans mon esprit au point de ne me laisser aucun doute sur la vérité de l'oracle que j'écoutais en tremblant. Ma raison ignorante, mon expérience des choses ordinaires de la vie, combattaient bien un peu mon penchant à croire à un mystère si surprenant; mais le vrai est une puissance occulte qui agit sur nos sens en dépit de notre intelligence; nous croyons

avant de comprendre; et je me trouvais alors comme subjugué par un fait dont mon esprit ne se rendait pas compte.

Combien j'aurais désiré en ce moment de pouvoir suivre madame de R.... à Orléans, non pour achever de me convaincre, car je ne doutais plus, mais pour avoir un moyen irrésistible d'amener à ma croyance les sceptiques entêtés qui nous entouraient.

Je fus tiré tout à coup de l'état d'exaltation où la foi et l'admiration me plongeaient, par je ne sais quelle phrase emphatique sortie de la bouche de l'endormeur, à propos de la vision promise; le ton qu'il mit en pronon-

çant cette phrase me fit l'effet d'un son faux après une suite d'accords mélodieux ; il me réveilla en sursaut : je passai brusquement d'une rêverie mystique à l'observation froide des gens du monde, et je pensai que pour m'avoir précipité si vite des hautes régions sur cette terre de mensonge et d'iniquités, il fallait que le professeur en fût descendu lui-même.

Depuis cet instant, ses efforts et son éloquence n'atteignirent jamais à la persuasion ; c'était le clinquant qui succédait à l'or, le charlatan au philanthrope inspiré, et le bavard au savant fier d'une grande découverte.

Chacun ressentit un peu de ce que

j'éprouvais ; l'incrédulité chancelante reprit son aplomb ; la scène avait changé, bien que les personnages fussent les mêmes, mais ils récitaient au lieu d'improviser, et le souvenir de Potier dans M. Faria triomphait de toutes les pensées graves qu'un moment avait fait naître.

Le lendemain, madame de R.... revint d'Orléans avec la plante désignée par le somnambule ; elle l'avait trouvée, ainsi qu'il l'avait dit, chez un propriétaire des environs, qui l'avait rapportée de Calcutta. Cette première épreuve ayant affermi la confiance de la mère, on peut juger de son exactitude à faire suivre à sa jeune malade le traitement indiqué. Mais ce qu'on ne saurait ni de-

viner ni peindre, c'est la joie délirante qui s'empara d'elle les jours suivans en voyant les couleurs de la vie remplacer la pâleur effrayante qui couvrait depuis si long-temps le beau visage de sa chère Nathalie.

Je n'expliquerai point le mystère de cette cure, mais ceux qui l'ont vue ont le droit de croire à la puissance du somnambulisme.

— C'est dommage, me dit quelque temps après M. G...., que cette cure merveilleuse ait été accompagnée d'une jonglerie misérable.

— Que vous êtes dans l'erreur! lui répondis-je; sans cette jonglerie, ni

vous ni moi ne nous serions dérangés de nos habitudes : il fallait quelque chose de bien absurde, et surtout de bien ridicule pour nous attirer à cette singulière séance; et je n'en veux pas à M. C...., qui sait le vrai du somnambulisme, de l'accoler au grossier merveilleux qui séduit le vulgaire; sans cela personne ne prendrait garde à lui ni aux effets miraculeux qu'on peut tirer de sa science. Allons, soyez de bonne foi, et convenez qu'il en est du somnambulisme comme de toutes les découvertes importantes, dont on ne peut faire adopter les bienfaits qu'à la faveur du ridicule qui s'attache d'abord à elles. N'en rit-on pas? c'est qu'elles ne sont point dignes d'éclairer le monde.

« Quand on a un grand intérêt à être vu, il faut attirer les regards par tous les moyens possibles. »

XXVI.

Il demeurera dans le silence, et n'ouvrira point la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond; il est sorti de ses maux et de la condamnation qu'il a soufferte; qui racontera sa génération!

(Isaie, Épître LIII, v. 1.)

OBSERVATION.

XXVI.

Du plus Grand de Tous.

Le comte Théophile de Rénange, jeune, spirituel, doué d'assez d'agrémens pour plaire, était l'ami d'enfance, le parent d'Agenor de Lauréal. La

différence des deux carrières qu'ils suivaient n'avait rien changé à leur intimité : l'un dans la diplomatie, l'autre officier de dragons, ils n'en demeuraient pas moins ensemble quand leur service à tous deux leur permettait d'habiter Paris. Toujours confidens, jamais rivaux l'un de l'autre, rien n'avait encore troublé la paix de leur amitié. On les invitait ensemble ; leurs qualités opposées étaient parfois le sujet de discussions flatteuses pour eux. Les unes préféraient l'audace, la sagacité d'Agenor, à la timidité gracieuse de Théophile ; d'autres mettaient l'expression mélancolique de celui-ci, ses manières distinguées, fort au-dessus de l'air insouciant et railleur de M. de Lauréal ; mais toutes s'accor-

daient sur le mérite et l'esprit des deux amis.

Ils venaient de se faire présenter chez madame de Vardennes, jeune veuve dont la beauté et la fortune étaient le point de mire où visaient toutes les adorations intéressées. Les plus distingués de ses prétendans ne s'avouaient pas l'influence de sa position dans le monde sur leur sentiment; mais elle ajoutait à leur insu tous les vœux de l'ambition aux désirs de l'amour, et ils se sentaient également capables de nobles ou de mauvaises actions pour réussir près de la belle madame de Vardennes.

Le premier sur lequel sa coquetterie

s'exerça fut Agenor. Il rendait par sa légèreté les agaceries faciles ; sa gaîté permettait d'écouter ses aveux comme autant de flatteuses plaisanteries qui n'obligeaient à aucune réponse sérieuse, et s'en laisser aimer semblait un plaisir sans danger.

Il n'en était pas de même pour Théophile : elle le traitait beaucoup plus sévèrement, lui adressait rarement la parole, et détournait les yeux chaque fois qu'il fixait les siens sur elle ; cependant elle ne manquait jamais à le mettre de toutes les parties où elle faisait inviter son ami, et paraissait attacher en toute occasion un grand prix à son suffrage.

Agenor, dont le bon cœur et la pré-

somption naturelle n'avaient jamais redouté les succès de Théophile, s'étonna de l'espèce de froideur établie sans motif entre son ami et madame de Vardennes, quelque chose l'avertit qu'il devait en être jaloux ; et dès-lors il résolut de se mettre en garde contre le malheur d'une rivalité semblable : quand il y va de la perte d'une maîtresse ou d'un ami, et quelquefois des deux, les moyens extrêmes sont permis.

Après avoir longuement réfléchi sur le meilleur parti à prendre dans cette conjoncture, Agenor s'arrêta au plus étrange.

Calomnier son ami auprès de ma-

dame de Vardennes, le faire passer pour avare, hypocrite ou jaloux à l'excès, c'était une méchanceté indigne du caractère d'Agenor; nier les agrémens de Théophile, montrer ses qualités sous un jour défavorable, c'eût été plus mal encore : comment donc faire pour le perdre dans l'imagination d'une femme sans lui enlever l'estime et l'affection dues à son aimable caractère ?

Ce moyen, Agenor le trouva.

Madame de Vardennes, au moment de son veuvage, s'était rapprochée de sa mère : madame d'Ermeuse l'accompagnait dans le monde, en attendant qu'elle lui choisît un autre mentor;

car elle espérait bien jouer un jour avec ses petits-fils, et comptait sur les regrets qu'éprouvait madame de Vardennes de n'avoir point eu d'enfans de son mariage, pour lui en voir bientôt contracter un second.

Elle avait raison, ce regret pouvait seul déterminer sa fille à sacrifier son indépendance. Si l'on était long-temps jeune et jolie, pensait madame de Vardennes, si l'on pouvait conserver toute sa vie les soins tendres d'une mère, le sort d'une veuve serait le plus enviable; mais arriver seule à la fin de sa carrière sans savoir à qui dévouer ses affections, sa fortune; être livrée au tourment de choisir entre des héritiers avides ou des amis ingrats, c'est un

sort misérable : oui, plus misérable que celui de la mère pauvre qui travaille pour nourrir ses enfans, ou qui vit du fruit de leurs travaux.

L'esprit encore soumis à ces réflexions, lorsque madame de Vardennes se voyait entourée d'adorateurs, elle cherchait celui dont le caractère noble et l'esprit distingué devaient le mieux accomplir le bonheur d'une femme; et elle revenait chaque jour moins décidée à faire un choix.

Rien n'échappe à l'œil de celui qui aime : Agenor ne tarda pas à s'apercevoir des combats que se livraient la sensibilité de madame de Vardennes et

son amour pour la liberté; il pensa avec raison qu'un sentiment exclusif pourrait seul triompher de son incertitude, et qu'il fallait avant tout éloigner de chez elle l'essaim de papillons dont les couleurs variées et les bourdonnemens flatteurs la maintenaient dans un vague amusant.

Il parla au nom d'une jalousie frénétique, dont elle rit d'abord; puis elle trouva que ces ridicules *dandy,* ces pédans frivoles, ne valaient pas la peine qu'ils causaient à leur rival, et sans l'autoriser à leur donner un congé compromettant, elle le laissa si adroitement mener la chose, qu'à force de désertions inaperçues, il aurait fini par se trouver en tête-à-tête avec elle, si la

présence de Théophile n'y avait mis obstacle.

Théophile savait trop bien vivre pour accepter le rôle d'importun, et il fallait toutes les instances que lui faisait chaque jour madame de Vardennes pour l'engager à revenir chez elle; sans cela, il se serait discrètement éloigné; mais il lui semblait que malgré l'espèce de contrainte qui régnait entre elle et lui, sa présence n'était à charge qu'à son ami.

Il est vrai que M. de Lauréal dissimulait bien mal son impatience d'être écouté ou regardé lorsqu'il avait à se plaindre d'un refus ou à remercier d'une espérance.

Dans tous les combats difficiles on cherche à se faire un parti ; Agenor pensa à mettre du sien madame d'Ermeuse, non pas en employant les moyens vulgaires qui réussissent près du commun des vieilles femmes : celle-là se serait moquée de lui, s'il avait eu la sottise de lui adresser de ces flatteries insultantes sur la conservation miraculeuse de sa beauté, sur le bonheur qu'on pourrait trouver encore à lui faire la cour, et cent fadaises de ce genre qu'on voit tous les jours accueillies par de vieilles femmes parées, qui font minauder leurs rides. L'esprit de madame d'Ermeuse ne se serait point laissé prendre à cet antique piége ; mais il en était un autre où l'on était toujours sûr de la prendre. C'était l'intérêt

de sa fille : avait-on l'air de l'admirer, de l'aimer, elle était déjà à moitié gagnée ; et s'il s'offrait quelque occasion de prouver le moindre dévouement pour madame de Vardennes, elle était entièrement acquise.

Sa raison, ses goûts distingués, la portaient à préférer les manières de Théophile à celles d'Agenor; et si le premier avait montré les mêmes sentimens qu'affichait l'autre, nul doute que sa protection ne fût tombée sur lui; mais il gardait le silence; tandis qu'Agenor lui confiait son amour en termes passionnés, et lui parlait pendant des heures entières de la félicité parfaite réservée à l'homme assez favorisé du ciel pour être chargé du bon-

heur de madame de Vardennes en ce monde.

Dans une de ces conversations qui charmaient toujours plus l'amour maternel de madame d'Ermeuse, elle demanda à M. de Lauréal quelle était la cause de cette mélancolie dont la gaîté même de Théophile était empreinte.

Personne ne connaissait mieux que lui la raison de cette profonde mélancolie, née du jour où tous deux avaient vu pour la première fois madame de Vardennes; mais il est une sorte de générosité par trop héroïque pour les âmes légères, et loin d'avouer à madame d'Ermeuse le sentiment dont il croyait son ami attristé, il lui vint à

l'idée de donner à cette tristesse une tout autre cause.

« C'était, dit-il, un état habituel pour Théophile, une mélancolie fondée sur un de ces malheurs que l'on ne confie à personne »; il accompagna cette singulière confidence, de tout ce que la pitié la plus tendre peut inspirer d'éloges, de protestations d'amitié sur le compte d'un homme qu'on ne craint pas. Et lorsqu'il se fut bien convaincu de l'effet de sa confidence traîtresse, il en demanda le secret envers tout le monde, et particulièrement envers madame de Vardennes; c'était demander l'impossible; du moins il l'espérait.

XXVII.

J'abhorre l'amitié, je la fuis sans retour,
Et je vois à sa perfidie
Que l'ingrate est sœur de l'amour.

(Madame VALMORE, *Élégie.*)

OBSERVATION.

XXVII.

A dater de ce jour, il se fit un changement remarquable dans les manières de madame de Vardennes avec Théophile; sa froideur se changea en cor-

dialité, sa contrainte en épanchemens; elle établit entre elle et lui une sorte de fraternité dont il s'affligeait et se félicitait à la fois. Souvent il se questionnait sur ce qui lui valait tant et si peu. Il ne pouvait l'expliquer qu'en supposant à madame de Vardennes plus d'amour qu'elle ne semblait en avoir pour Agenor.

Une autre remarque l'affermit dans cette idée: la mauvaise humeur, la jalousie d'Agenor, avaient fait place à la confiance et à une gaîté qui, sans être positivement offensante, avait un air d'ironie dont M. de Renange se sentait blessé au fond du cœur. Il ne l'était pas moins de l'empressement que mettait madame d'Ermeuse à lui confier

sa fille, soit pour aller au spectacle, soit pour les conduire toutes deux dans le monde; enfin, c'était à qui le traiterait le mieux comme un homme sans conséquence.

Pendant ce temps Agenor faisait des progrès rapides; sa fatuité ne les laissa point ignorer, et madame de Vardennes fut bientôt placée dans la nécessité de le prendre pour amant ou pour mari; la sagesse qui l'avait dirigée jusqu'alors ne rendait pas son choix incertain, et le jour du contrat fut fixé.

L'amitié et la philosophie de Théophile succombèrent en cette occasion; il s'avoua ses regrets, et la crainte de les trahir lui fit prendre le parti de s'éloigner pendant une année de Paris.

Plusieurs missions lui étaient proposées, il accepta celle qui le forçait à partir sans délai, et cela pour n'être point témoin du mariage de son ami.

Malgré les lettres les plus tendres adressées par les nouveaux époux, tout le temps que dura cette absence, Théophile conserva un ressentiment d'autant plus vif contre Agenor qu'il se le reprochait comme une injustice. Un soupçon ridicule, dont il s'accusait en riant, revenait sans cesse à sa pensée; et il s'étonnait de tout ce que ce soupçon faisait naître en lui de désir de vengeance.

Dès que la pensée est sur la trace d'un fait, elle évoque les moindres souvenirs, tout lui sert d'indices; et l'on

sait qu'il échappe peu de coupables à cette police du cœur.

A peine de retour auprès d'Agenor et de sa nouvelle famille, Théophile sut à quoi s'en tenir sur l'ingénieux moyen dont son *ami* s'était servi pour annuler toutes ses prétentions auprès de madame de Vardennes. Un mot de madame d'Ermeuse avait suffi à cette découverte. Les vieilles gens ont parfois des précautions indiscrètes, des égards humilians. Le silence réclamé par madame d'Ermeuse sur une histoire dont tout le monde riait, ses regards dirigés du côté de Théophile comme pour demander grâce pour lui, confirmèrent tous ses doutes sur l'obligation qu'il avait à son ami.

Un sot s'en fût révolté ouvertement, aurait demandé vengeance bien haut, et n'aurait pas manqué de commettre cent extravagances pour se laver aux yeux du monde du plus malheureux des ridicules. Mais Théophile n'était pas homme à tomber dans ce tort; son esprit juste et fin fut aussitôt frappé des profits qu'on pouvait retirer de ce ridicule; il eût regretté d'avoir rien fait pour l'acquérir; mais, puisqu'il le devait à la générosité d'un ami, il l'accepta avec reconnaissance, sauf à réclamer plus tard.

A la faveur de cette sage condescendance, Théophile s'établit dans la maison d'Agenor comme un ami sans conséquence. Il vit avec plaisir la sécurité

qu'il inspirait à madame de Lauréal, passer à toutes les jeunes prudes de sa société. Improvisait-on un bal au piano, les plus jolies se disputaient à qui danserait avec lui. A la promenade, la moins hardie venait prendre son bras. Aux petits jeux innocens, il était de toutes les pénitences où l'on s'embrasse; et les maris, loin d'en témoigner de l'humeur, en riaient de ce bon rire conjugal qui cause tant de plaisir aux amans.

La crainte de perdre les avantages de sa position l'empêchait souvent d'en profiter; il ne s'adressait guère qu'aux femmes aussi intéressées que lui à garder son secret; car il voulait surtout parvenir à la seule qu'il aimait. La

moindre indiscrétion qui l'eût réhabilité l'aurait perdu sans retour. Amour, plaisir, vengeance, tout s'évanouissait avec son ridicule.

Que de raisons pour le choyer! et qu'il trouvait de force contre les moqueries peu décentes de certaines personnes, dans l'abandon mystérieux du petit nombre de femmes qui tiennent à leur réputation! Comme il suivait exactement la route qu'on lui avait tracée, qu'il se donnait bien tous les airs du grade qu'on lui avait conféré! il n'en oublia qu'un seul, il ne parlait jamais de ses prétendues conquêtes. Cette omission dans les habitudes des héros du genre aurait suffi pour le trahir, s'il s'était trouvé dans les salons où il

allait le plus souvent un observateur exercé. Mais madame de Lauréal, ne pouvant soupçonner cette double ruse, croyait Théophile l'homme le moins dangereux du monde : c'était l'important.

Dire comment il s'y prit pour la ramener du dédain, à la crainte; de la pitié, à l'amour; et tout cela pendant qu'Agenor était avec son général en inspection, ce serait trop difficile et trop peu discret; sans doute il fallut bien des soins pour se faire écouter, des tournures bien ingénieuses pour se faire comprendre, et toute la pureté d'un esprit supérieur pour traiter un sujet si délicat. Enfin, Théophile parvint à exciter l'indignation de madame de

Lauréal contre la calomnie dont elle avait été dupe et peut-être victime. Mais s'il s'était donné beaucoup de peine pour arriver là, il s'en donna bien davantage pour l'empêcher de rien tenter, même sans danger de se compromettre, contre son cher ridicule.

« Songez, dit-il, à ce que je lui dois ! »

XXVIII.

C'est un serpent qui meurt de sa piqûre.

(Jules de Rességuier.

OBSERVATION.

XXVIII.

L'hypocrite ne disait pas tout ce qu'il attendait encore de ce ridicule.

Quel bonheur inouï pour une femme qui redoute les malins propos, l'exa-

men critique de sa conduite, de pouvoir passer la plus grande partie de son temps avec celui qu'elle aime, sans que mère, époux, rivaux, commères ou bavards aient l'idée d'en médire! Chaque matin, on voyait caracoler auprès de la calèche de madame de Lauréal un beau cheval anglais, dompté avec adresse par un jeune cavalier qui s'éloignait modestement lorsqu'une troupe d'élégans venaient folâtrer près d'elle. On lui savait gré de cette condescendance, on la regardait comme l'action d'un homme qui se rend justice; et Théophile, le cœur plein du souvenir de la veille et d'un espoir non moins enivrant, laissait la stérile vanité de ses rivaux s'apitoyer sur lui. Comme il riait tout bas de leurs agitations! de

leurs rodomontades ! comme il était heureux du bonheur dont ces pauvres agréables se donnaient l'apparence !

Théophile n'avait pas à craindre de voir cesser une duperie soutenue par tant d'amour-propre ; mais la conscience d'Agenor l'inquiétait. Malgré la promesse de madame de Lauréal, il redoutait l'effet de ce mépris invincible qu'on éprouve ordinairement pour ceux qui nous ont menti, et bien que le mensonge d'Agenor fût l'œuvre de l'amour, madame de Lauréal s'obstinait à lui donner pour motif un calcul d'intérêt qui le rendait moins excusable ; elle n'y pouvait penser sans dégoût, et la haine est plus facile à dissimuler que ce sentiment répulsif.

On perd son indulgence en devenant coupable, et Théophile prévoyait avec terreur ce qu'un reproche indirect, une sentence générale, dits avec amertume, pouvaient jeter de soupçons dans l'esprit d'Agenor.

Un autre aurait pensé que la vengeance d'un semblable tour était si naturelle, que personne n'oserait la blâmer, et qu'il pouvait affronter hardiment la colère d'un ami qui avait si bien mérité la sienne. Mais Théophile, vrai disciple d'Épicure, aimait le plaisir pour le plaisir, la vengeance pour la vengeance, et non pour la vaine gloire de s'en vanter.

Il traça donc à madame de Lauréal le plan de conduite qu'elle aurait à

suivre avec son mari; il lui indiqua plusieurs de ces petits prétextes dont les femmes savent faire de puissans motifs de refus. D'abord elle s'établit malade, non pas au point de s'emprisonner chez elle, mais assez pour autoriser une foule de caprices qui ne lui étaient pas habituels, et les soins journaliers d'un ami dont les assiduités n'avaient rien de suspect; des dépits simulés, le ressentiment des infidélités qu'Agenor devait avoir commises pendant son séjour à l'armée, suffiraient pendant quelque temps pour repousser les tendresses d'Agenor, et l'avenir amènerait sans doute l'occasion de prolonger son châtiment.

Ainsi préparé au retour de son ami,

Théophile le vit arriver sans témoigner d'humeur. Ce jour-là, madame de Lauréal était retenue au lit par une indisposition grave, et une toux sèche qui faisait trembler pour sa poitrine. Agenor en parut inquiet, et voulut réclamer sans délai tous les secours de la médecine; mais madame de Lauréal déclara qu'elle avait pleine confiance en son médecin, et qu'elle ne lui ferait point l'injure d'en appeler d'autres. Il fallut céder à sa volonté, et la livrer au repos, dont le docteur avait composé son unique ordonnance.

Ces bons docteurs! c'est surtout en pareille occurrence que leur tact est parfait, leur science admirable. Avec quel art bénévole ils savent interpréter

la pâleur, l'oppression, qui suivent une nuit agitée! avec quelle autorité éclairée ils prescrivent la distraction qui permet les visites, la promenade qui permet les rendez-vous, et le séjour des eaux thermales qui permet tant de choses.

Le médecin de madame de Lauréal se contenta de prouver à son mari qu'elle était dans un état d'irritation que la moindre contrariété pouvait rendre funeste, et Agenor promit de se soumettre aveuglément au caprice de sa femme.

Cette manière d'être dura bien quelques semaines, mais le souvenir des mêmes moyens employés par lui dans de certaines circonstances éveilla la jalousie d'Agenor. Il examina plus at-

tentivement les habitués du salon de madame de Lauréal : ils étaient en petit nombre ; la coquetterie seule sait maintenir une cour ; la femme la plus aimable voit bientôt fuir la sienne, dès qu'une préférence secrète la préoccupe : personne n'aime à chanter dans les chœurs pour faire valoir et soutenir la voix du héros qui fredonne.

L'examen ne fut pas long, et n'amena aucun éclaircissement. Cependant le cœur, le caractère, les manières même, tout était changé dans madame de Lauréal ; une langueur enchanteresse avait remplacé sa vivacité ordinaire ; les plaisirs du monde l'ennuyaient ; de la musique intime, des lectures choisies, faites par Théophile, composaient

tous les plaisirs de ses soirées. Quand sa santé lui permettait de sortir, elle allait au Théâtre Italien entendre l'air chanté par Rubini, et se faisait accompagner par Théophile, connaissant l'antipathie d'Agenor pour la musique italienne.

A la fin, importuné par une idée qu'il voulait chasser à tout prix, il se hasarda à dire quelques mots à madame d'Ermeuse sur la présence continuelle de Théophile auprès de sa femme, et sur l'effet qui en pouvait résulter dans le monde.

De grands éclats de rire accueillirent d'abord cette observation. « Vous plaisantez, s'écria madame d'Ermeuse quand son accès de gaîté lui permit

de parler. Le monde ! Et que voulez-vous qu'il dise d'une semblable intimité ? N'en connaît-il pas l'innocence ; et la réputation de ce pauvre Théophile n'est-elle pas établie de manière à déjouer tout projet de médisance ?

— Mais si cette réputation n'était pas méritée ; si.....

— Quelle supposition folle ! Vous oubliez donc qui m'en a parlé le premier ?

— Je n'oublie rien, Madame, reprit Agenor, rouge de honte et de colère.... Mais il se peut.... On a vu des exemples.....

— Balivernes que tout cela, interrom-

pit madame d'Ermeuse; je suis vieille, j'ai vu bien des calomnies, des mensonges accueillis dans le monde, mais je n'en ai pas vu durer assez longtemps pour détruire ou asseoir une réputation. C'est là seulement où le vrai triomphe; peut-être me citerez-vous une exception, mais elle prouvera la règle, et j'en suis fâchée pour ceux qui ont à se plaindre de leur réputation; car je n'ai encore trouvé que cela de toujours vrai dans notre ère sociale. »

Après cette déclaration, Agenor reconnut l'impossibilité de détruire la croyance que lui-même avait établie. Il regretta d'avoir eu le tort de s'exposer ainsi à la dérision de sa belle-mère, et, certain de n'être pas mieux

écouté de sa femme, il garda le silence.

La seule personne qui fût dans le secret de sa torture en jouissait paisiblement : c'était à chaque instant quelque combat visible à l'œil de Théophile, que se livraient l'orgueil humilié, la jalousie, la colère et la conscience d'Agenor ; car il sentait qu'à la place de M. de Renange il se fût vengé comme lui, et l'on croit facilement au mal qu'on aurait voulu faire.

— Dieu me pardonne, disait le général G...., je crois qu'Agenor est jaloux de son ami ; il ne sait donc pas l'histoire de la petite Marianne, de la jolie débutante qui s'est ennuyée de la

pension que lui payait Théophile, uniquement pour se donner l'air de lui appartenir. S'il veut se tranquilliser à jamais, qu'il aille voir Mariette; elle est si furieuse d'avoir été traitée avec tant de dédain, qu'elle dit à ce sujet tout ce qui lui passe par la tête, et elle est fort amusante, je vous jure.

— Plus d'espoir! pensa Agenor en apprenant ce que faisait Théophile pour consolider le bruit qu'il avait répandu sur son compte; plus d'espoir! il a découvert le mensonge, il spécule dessus; il me joue à son tour, il m'assassine, et je ne puis crier. Ah! maudit soit le jour qui m'inspira cette infernale ruse; maudit soit la honte qui me retient, qui m'empêche de lui

demander raison de mon injure ! Mais il n'y perdra rien, je saurai bien trouver un prétexte pour l'éloigner de chez moi. Je l'insulterai, je le chasserai s'il le faut ; mais il ne jouira pas longtemps des avantages qu'il me doit, et dussé-je faire l'aveu de mon..... »

A cette pensée, les projets de vengeance d'Agenor s'évanouissaient ; il reculait devant l'humiliation d'avouer sa perfidie envers un ami, et peut-être plus encore devant l'idée si cruelle pour son amour-propre de se reconnaître assez peu de moyens de plaire, enfin assez peu d'avantages sur ses rivaux pour avoir recours contre eux au mensonge.

Théophile n'attendait pas moins de

l'orgueil d'Agenor ; et quand il l'eut suffisamment éprouvé, quand il le vit prêt à succomber à sa rage concentrée, à lui ravir enfin sa réputation d'infirme, il s'éloigna insensiblement de madame de Lauréal ; car, tout aimable qu'elle fût, il y tenait encore moins qu'à son ridicule.

Ah ! s'il nous était permis de raconter tout ce qu'il lui valut !

APHORISMES.

Et si le bruit du monde,
Comme un torrent qui gronde,
Vient mugir sous vos pas,
N'écoutez pas.

(Marie Nodier-Menessier.)

APHORISMES.

Les grandes passions ne sont jamais ridicules, aussi conduisent-elles à la misère, au meurtre, à la démence, au suicide.

La haine et l'envie, ces deux mons-

tres acharnés au mérite, aux talens, s'apaisent à la seule vue d'un ridicule.

Voulez-vous paraître étrange? faites le bien à votre goût, n'imitez personne.

Quoi de plus heureux que deux amans qui s'admirent, qui s'adorent tout haut! eh bien, que sont-ils?.....

Le ridicule est l'enseigne du talent,

le cachet du génie : Pascal avait peur du diable.

Racine craignait Pradon.

Molière était jaloux.

La Fontaine faisait rire de lui par ses inconcevables distractions.

Boileau, par ses infortunes comiques.

L'auteur de *la Pucelle* communiait à Genève.

J.-J. Rousseau s'habillait en Arménien.

Crébillon travaillait entouré de corbeaux ; c'était, disait-il, sa cabale.

Le grand despote Frédéric faisait de la philanthropie épistolaire.

Goëthe était superstitieux ; madame de Staël, si admirable à lire, se faisait peindre.

L'empereur Napoléon, ce géant de notre siècle, le maître de tant de peuples, était l'esclave de sa tabatière, et dansait la monaco.

Enfin, l'abbé Delille se laissait battre par sa femme.

Nous ne parlerons pas des ridicules

de nos grands hommes vivans, mais ils sont là pour servir de preuves à l'appui de notre système sur la vaste puissance du ridicule.

OBSERVATIONS

GÉNÉRALES.

Et j'ai dit : Mêlons-nous au grand troupeau qui passe,
Ruminant sa pâture, et sur sa tête basse
Porte son joug en paix, stupide et résigné.

(Émile Deschamps, *Vers à madame R. D***.*)

OBSERVATIONS

GÉNÉRALES.

DES GENS ET DES CHOSES

QUI ONT TOUJOURS L'AVANTAGE D'ÊTRE RIDICULES.

Un grand succès pour de petits vers.

L'incrédulité d'un ignorant.

Les réponses d'un sourd.

Les bravos d'un dormeur.

Les regrets d'un mari.

Les fatuités conjugales.

Les promesses exagérées.

La galanterie d'un médecin.

Les ressemblances d'enfant à leur père.

Une petite fille coiffée avec une guirlande de roses.

Un petit garçon en redingote à la propriétaire.

Une jeune fille avec une toque et des plumes.

De petits diamans.

De gros bijoux d'or.

Des fleurs naturelles dans de faux cheveux.

Le luxe des parvenus.

Une livrée de fantaisie.

Un chasseur derrière la voiture d'une femme.

Une femme bien faite habillée en homme.

L'homme à la mode.

La femme qui n'y est plus.

Un amour malheureux à cinquante ans.

La fête donnée pour la convalescence d'un parent dont on hérite.

L'oraison funèbre d'un intrigant.

L'épitaphe servant d'annonce.

Les grands airs d'un petit châtelain.

La philanthropie d'un spéculateur.

La misanthropie d'un auteur passé de mode.

La fausse franchise d'un marin.

Les regards prémédités.

L'importance d'un coiffeur.

Le ton tranchant d'un jeune homme.

La colère d'un bègue.

Les projets d'un vieillard.

La faconde d'un avocat.

Le sommeil d'un juge.

Les superstitions d'un joueur.

La gaîté d'un gagnant.

Les coquetteries d'une jeune nourrice.

Les rigueurs d'une danseuse.

Les caresses d'un vieux mari.

La conversation d'un maître d'armes.

Les roulades d'une voix lourde.

La pochette d'un maître à danser.

Une femme qui joue du violon.

Un fou guéri.

Le consolateur d'un auteur tombé.

L'homme à la mode.

La femme qui n'y est plus.

Le conteur mal écouté.

Les empressés.

La réparation d'une bévue.

Un bon mot redemandé.

Une surprise qu'on attend.

Un verrou mal fermé.

Le cinquième d'une partie carrée.

Une vieille nouvelle.

Une assemblée sans orateur.

Un ministère sans majorité.

Le premier numéro d'un journal vendu de la veille.

Un grenadier de la garde nationale en cabriolet découvert.

Un air bouffe chanté par une grosse *basse-taille* qui a peur.

Quatre femmes dans la même loge.

Le déjeuner d'un duel.

Les sermens d'un dentiste.

Un berret à plumes dans un fiacre.

Des bas blancs crottés.

Une perruque rousse.

Un chapeau âgé de deux ans.

Un gros homme en tilbury.

Une grosse femme en camisole.

Un chien malade dans une couverture.

Une vieille fille.

Un mari jaloux.

Un mari complaisant.

Un galant commis voyageur.

Un cavalier qui va tomber.

Un oncle en colère qui éternue.

Un tableau de famille.

Un dîner sur l'herbe.

Une partie d'ânes.

Un homme auquel on fait la barbe.

Un joufflu qui joue de la flûte.

Un grand garçon qui apprend à danser.

Une jeune personne qui mange trop.

Deux Anglaises chez un pâtissier.

Des visiteurs qui se trompent d'étage.

Un notaire qui chante.

Un savant qui danse.

Un bouffon malade.

Un auteur qui s'humilie.

De faux mollets.

Un bas troué.

Une femme qui danse trop bien.

L'esprit dans les jeux innocens.

Les airs protecteurs.

Une petite colère.

Une grosse joie.

Une préférence trop visible.

Le récit des campagnes d'un garde national.

Les bâillemens ravalés.

Les propos lestes d'un curé.

Le cocher d'un corbillard.

Un homme en corset.

Un élégant qui met du rouge.

Des cheveux teints.

Toutes les confidences corporelles.

Un mari trop grand.

Un mari mouche.

Un homme réputé connaisseur en quoi que ce soit.

Les airs dédaigneux des grandes demoiselles qui brûlent de se marier.

Les gens du monde à une fête de village.

La figure que fait un millionnaire au milieu d'artistes qui racontent leurs ruses pour tromper la misère.

Les premiers mots d'un héros de salon attendu avec impatience.

Les fausses indiscrétions d'un fat.

L'embarras d'une liaison.

Un baptême.

Toutes les reconnaissances.

Un sermon sur la moquerie.

Une partie de billard entre deux rivaux en amour.

Les phrases d'une femme de trente ans sur son vieil âge.

Les questions des gens qui craignent qu'on ne leur en fasse.

Les plaintes d'insomnie des gens qui dorment partout.

Les chuchotemens des jeunes femmes entre elles.

Les conversations sur l'adultère.

La contenance des maris quand on parle de la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

Les élégies de salon sur la légèreté des hommes.

Les premières phrases d'un premier tête-à-tête.

La prétention des femmes sans talens à passer pour la *modeste violette*.

Les sentences sur le danger de l'esprit.

Les oublis d'un menteur.

L'affectation des femmes à médire de leur amant.

L'admiration d'un envieux.

Les sourires d'un distrait.

La marche d'un danseur.

Le mémoire d'un tailleur.

La pièce d'eau d'un marchand de vin.

Le grand pont chinois d'un petit jardin anglais.

Un déménagement.

Le départ d'une diligence bien pleine.

Une casquette.

Une longue prise de tabac.

Un baiser surpris avec des besicles.

Une visite de cérémonie.

Une niche manquée.

Un mensonge qui ne trompe personne.

Les discours des hommes sur la co-

quetterie des femmes, et la connaissance parfaite qu'ils ont de ces *charmantes créatures*.

Les complimens exagérés des femmes qui se détestent.

Le flatteur d'un millionnaire.

Le premier et le dernier bonnet d'une mode.

Les noms mythologiques des enfans chrétiens.

Les airs sensibles d'une grosse ménagère.

Les pensées détachées d'une femme misanthrope.

La tristesse des gros mangeurs.

Le conseil de discipline d'une garde bourgeoise.

Un chagrin bavard.

Un deuil trop élégant.

Une conversation qui se meurt.

L'entrée d'un ministre dans un bal.

Une femme laide qui s'évanouit.

Un plaisant susceptible.

Le premier arrivé à un rendez-vous.

Un fanfaron devant le danger.

Les présens d'un avare.

La noce d'une veuve.

La lecture d'une tragédie.

Une consultation de médecins.

Une réception académique.

Et plus que tout cela l'auteur de cet ouvrage.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

Observation XVII. Les deux Maris.... *Page* 1

XVIII..... 23

XIX..... 39

XX..... 57

XXI. Des Chiens gâtés..... 85

XXII. La vieille Dupe 103

XXIII. Le Somnambuliste..... 121

XXIV..... 133

XXV. 151

XXVI. Du plus Grand de Tous..... 163

XXVII. . . . . *Page* 179

XXVIII. 191

APHORISMES. 209

OBSERVATIONS GÉNÉRALES. 217

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.